

POLICE MAGAZINE



LA PREMIÈRE FEMME POLICIÈRE MOTOCYCLISTE

Miss Gray est la première femme policière motocycliste du monde. C'est la police de Londres qui l'a attachée à la brigade de surveillance des routes de la banlieue, où elle rend d'appréciables services. (I. P. S.)

DIRECTION
ADMINISTRATION
RÉDACTION

30, Rue Saint-Lazare, 30
PARIS - IX^e

Téléphone : TRINITÉ 72.96

Compte chèques postaux : 1475-65

**POLICE
MAGAZINE**

TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS

Remboursés, en grande partie, par de superbes primes.

FRANCE...	Un an (avec primes)...	50 fr.
	Un an (sans prime)...	37 fr.
	Six mois...	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an...	65 fr.
	Six mois...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

LES AVEUX CONSTITUENT-ILS UNE PREUVE DE CULPABILITÉ ?

Des cas étranges prouvent le contraire

La justice humaine est faillible. Maintes affaires sensationnelles le prouvent. Cependant, lorsque l'accusé a « passé des aveux », selon la formule policière courante, les magistrats semblent dégagés de tout scrupule à son endroit. Et pourtant, la culpabilité n'est pas formelle.

D'ailleurs, pas davantage dans l'ordonnance de 1670, qui régissait l'ancienne procédure criminelle, que dans les codes actuels, l'aveu n'est considéré comme une preuve décisive en lui-même. Ce n'est qu'une présomption. On l'oublie souvent. Les faits, cependant, fréquemment le rappellent.

Il y a quelque temps, une jeune paysanne de la Sarthe s'accusa d'avoir tué l'enfant qu'elle avait mis au monde clandestinement. On s'aperçut, après l'avoir arrêtée, sur son aveu, que le crime qu'elle confessait ne pouvait point avoir été commis, pour cette raison qu'elle était digne d'être couronnée rosière. Relâchée, cette fille expliqua plaisamment les raisons de son mensonge. Elle voulait compromettre un jeune homme qu'elle aimait !

Il est, dans cet ordre de faits, des cas tragiques, celui de Maria Schoning, par exemple, qui se passa en 1786, à Nuremberg.

Maria Schoning, qui avait perdu sa mère tout enfant, avait seize ans quand mourut son père. Comme celui-ci avait des dettes, elle fut jetée à la rue, le lendemain de l'enterrement, par des créanciers impitoyables. Après avoir erré à l'aventure, après avoir même été menacée de la prison des filles vagabondes par un sergent du guet, elle trouva un refuge chez une femme Harlin qui avait été autrefois domestique dans sa famille et qui vivait d'ailleurs elle-même, misérablement, avec un mari paralytique et deux enfants.

Comme si le malheur suivait pas à pas Maria Schoning, celle-ci n'était pas depuis six mois chez la femme Harlin, que la mort entra dans la maison. Le paralytique décéda ; la misère se fit de jour en jour plus grande ; bientôt, les deux femmes et les deux enfants n'eurent plus rien à manger.

C'est alors que Maria Schoning, sans prévenir son amie et sa bienfaitrice, s'en alla trouver les juges et leur dit :

— Je suis une criminelle. J'ai mis au monde un enfant et je l'ai jeté dans la rivière. La femme Harlin m'a aidée.

Les juges de Nuremberg ne firent point comme celui auquel eut affaire la paysanne sarthoise, ces temps derniers ; ils ne chargèrent pas un médecin d'examiner Maria Schoning. Ils se contentèrent d'instruire rapidement son procès.

Arrêtée à son tour, la femme Harlin protesta de son innocence. On allait la soumettre à la question lorsque Maria put s'approcher d'elle :

— Fais l'aveu qu'on te demande, lui dit-elle. Toute notre misère alors sera finie et les deux enfants seront mis dans la maison des orphelins, où ils ne manqueront plus de pain.

Sur ces mots, la femme Harlin embrassa Maria et... dit comme elle.

On les condamna toutes deux à être décapitées. Quand arriva l'heure du supplice, et lorsque Maria Schoning vit son amie, qui devait mourir la première, la tête déjà sur le billot, elle n'eut plus la force de cacher la vérité. Elle cria au bourreau d'arrêter et, se jetant aux pieds de l'ecclésiastique venu pour l'assister, elle déclara qu'elle avait menti, qu'elle n'avait jamais eu d'enfant, qu'elle était innocente, et son amie autant qu'elle.

Les juges furent informés. Ils délèguèrent l'un des leurs pour interroger les deux condamnées ; mais, si l'on avait accepté sans contrôle les aveux de culpabilité des deux femmes, on ne voulait point croire à leurs protestations d'innocence. La justice dut suivre son cours. Maria Schoning et la femme Harlin furent exécutées.

Mais voici une histoire moins ancienne et aussi caractéristique.

Un jour du printemps de 1844, une jeune fille de dix-neuf ans, Zoé Mabilie, servante chez un riche cultivateur de la commune de Moon, arrondissement de Saint-Lô, Nicolas Delalande, disparut brusquement, sans que personne l'ait vu partir et en laissant ses vêtements chez son maître. En fallait-il davantage pour qu'on accusât celui-ci d'avoir assassiné sa jeune domestique ?

Delalande fut arrêté, ainsi que son oncle et voisin, le sieur Gilles, qu'on soupçonna de complicité, parce que, quinze ans auparavant, il avait été... acquitté dans une affaire de meurtre. Comme la femme de Gilles, sa fille et son berger disaient ne rien savoir de l'assassinat de Zoé Mabilie, on les arrêta aussi.

Les deux principaux inculpés furent mis au secret. Au bout de huit jours, Gilles, alcoolique invétéré, devint fou furieux et dut être transporté à l'hospice des aliénés. Quant à Delalande, il demanda à faire des révélations :

— J'aimais Zoé, avoua-t-il au juge d'instruction, et je ne voulais pas qu'elle me quittât. Comme elle persistait à s'en aller de chez moi, un soir, sur les neuf heures, je l'ai frappée à coups de poing. Elle est tombée évanouie. Mon oncle Gilles

survint alors et me dit : « N'aie pas peur... J'en fais mon affaire ! »

« En effet, il étrangla Zoé. Nous allâmes ensuite tous deux jeter le cadavre dans la vase d'un ruisseau voisin.

À la suite de ces aveux, la justice se transporta à Moon ; mais c'est vainement qu'on rechercha le corps de la jeune servante. Comme il y avait un four chez Gilles, les magistrats pensèrent qu'il avait pu servir à incinérer le cadavre et n'en demandèrent pas plus.

L'affaire ainsi instruite allait venir devant le jury lorsque... Zoé Mabilie réapparut, pleine de vie et resplendissante de santé ! Elle expliqua que Delalande, qui la poursuivait, en effet, de ses assiduités, l'ayant certain soir giflée et menacée de mort, elle s'était sauvée. Elle avait, quelques jours plus tard, trouvé une place dans l'arrondissement de Bayeux et la frayeur l'avait empêchée de retourner chez son ancien maître pour y chercher ses hardes.

Il fallut bien remettre alors en liberté, après un non-lieu, et malgré ses aveux, Delalande. La famille de Gilles vit, elle aussi, s'ouvrir les portes de sa prison. Gilles lui-même, son accès de folie furieuse passé, fut renvoyé chez lui.

Si Zoé Mabilie avait attendu quelque semaines de plus pour réapparaître, l'oncle et le neveu auraient vraisemblablement porté leurs têtes sur l'échafaud.

L'opinion publique aurait trouvé que tout était pour le mieux, puisque l'un des deux condamnés avait fait des aveux.

Fréquemment, la police enregistre les aveux de déments qui se chargent de mille méfaits imaginaires. Lorsque une grave affaire criminelle se produit, il n'est pas rare de voir de pauvres déséquilibrés s'accuser du forfait avec un luxe de détails impressionnants.

L'infirmerie spéciale du Dépôt les hospitalise provisoirement. On les soigne, on ne les incarcère pas.

Au temps où sévissait la question, la peur de la souffrance poussait aux « aveux spontanés » des innocents fous de douleur.

Lorsqu'on évoque les effroyables engins qui étaient mis à ces époques à la disposition des juges tortionnaires pour arracher des révélations aux inculpés, on peut se faire une idée du nombre de pauvres gens qui ont pu être mis à mort sans être coupables !

ANDRÉ CHARPENTIER.

UNE PALPITANTE BAGARRE



Quel magnifique document ! L'attaque, par la police, d'un camion automobile dans lequel des « gangsters » chicanos transportent des caisses entières de spiritueux. Au détour de la route, un ordre bref : « Hands up ! » (Haut les mains !) Et, revolver au poing, les agents de la prohibition se sont rués sur le lourd véhicule... Les bandits, surpris, organisent cependant la résistance. Un colosse, à droite, d'un court « direct » du gauche, expédie au pays des rêves l'un des assaillants ; sur le toit du six-tonnes, un autre hors-la-loi, revolver au poing, face convulsée de rage, s'apprête à abattre quiconque escaladera le marche-pied... Hélas ! cette scène d'un réalisme saisissant, ce n'est que cinéma ! Il s'agit d'un film allemand, intitulé *Panique à Chicago*, qui retrace la vie et les aventures des bootleggers célèbres de la non moins célèbre « cité du crime ». Le thème du scénario est d'ailleurs rassurant : Les gangsters, à la fin, redeviennent d'honnêtes hommes d'affaires et disent, aux joies et aux périls de l'avenue du Rhum, un définitif adieu.

Quoi qu'il en soit, nous devons tresser des couronnes et applaudir au « sens dramatique » du metteur en scène de cette bande mouvementée. Dans l'ordre du réalisme, il n'a guère été réalisé mieux, c'est à juste titre que la légende américaine de notre photo qualifie d'« exciting » cet épisode de la vie des marchands d'alcool, des Jack Diamond ou des Al. Capone, qui, hélas, ne se contentent pas, eux, de faire du cinéma !

On peut discuter la valeur éducative de pareils films et redouter l'influence qu'ils exercent sur les jeunes cerveaux. Mais il est indéniable que, sous le rapport de la puissance et de la vérité scéniques, nous n'avons jamais obtenu cela en France, où les ligurants redoutent les effets d'un coup de poing, et où les bagarres de bouges ne présentent jamais le caractère de vérité « athlétique » qu'on en pourrait attendre.

Panique à Chicago, sinous en croyons ce document, doit être l'un des modèles du genre. Espérons qu'il sera présenté chez nous.

LE POURRISSOIR



La salle de pansement à l'infirmerie de la prison Saint-Lazare. (H. M.)

CHAPITRE VIII

Le réveil.

Six heures sonnent !
Cloches résonnent
Détenues grognent...
Faut se lever !
De la cuvette
A la lunette,
Toutes s'apprêtent
A défilé...

C'est à six heures que la grosse cloche du « casse-cou » sonne le réveil aux enfermées. Les religieuses levées dès quatre heures du matin, pour s'absorber dans de longues prières, sortent de leur petite chapelle, — chambre où mourut Vincent de Paul — se précipitent dans les couloirs, où l'on entend les bruits successifs et divers des verrous qui glissent.

Aussitôt, un essaim de femmes, le plus grand nombre en chemises de nuit de toutes couleurs, quelques-unes en pyjamas, s'en vont en courant, le vase de nuit à la main, du côté des latrines. Lorsqu'elles y arrivent, une queue qui s'est formée instantanément les oblige à attendre leur tour pour pénétrer dans le temple. Les vases trop pleins se déversent, en partie, sur les chemises et sur les pieds, ou, sous le coup d'un choc, aspergent le sol en répandant une odeur nauséabonde qui gagne rapidement les couloirs et gratte les nez les plus blasés. On se dispute, on se pousse, on patauge dans un inexprimable gâchis, car il faut faire vite, les portes des cellules ne restant ouvertes que très peu de temps. Tant pis pour celles qui ne se débrouillent pas, elles seront punies. C'est qu'il faut encore, avant la fermeture, aller aux fontaines, à l'autre bout du corridor, faire provision d'eau pour la toilette et, pour cela aussi, recommencer de faire la queue. Là, les disputes se renouvellent et les invectives pleuvent dru sur celles qui ne se dépêchent pas assez.

La cuvette unique dont disposent les détenues est en terre jaune et ses dimensions sont très petites. J'avais réussi, en achetant la complaisance d'une fille de service au prix de quelques aliments de choix, à me procurer une des plus grandes cuvettes, de celles dites « de la réserve », et un pot de chambre très évase qui me servait de cuvette supplémentaire ; alors, pour échapper au tohu-bohu du matin, je prenais la précaution de remplir d'eau ces deux récipients la veille, de sorte qu'au lever, je pouvais faire ma toilette tout à mon aise et évitais, non seulement la course à la fosse d'aisances qui m'aurait soulevé le cœur, mais aussi je n'allais qu'une fois la cohue terminée vider rapidement mes eaux et remplir à nouveau mes deux récipients pour le lendemain.

Après cette balade matinale, les femmes retournent dans leurs cellules et y sont enfermées de nouveau jusqu'à sept heures. C'est pendant ce temps-là qu'elles achèvent leur toilette, secouent leurs grabats et mettent un peu d'ordre dans la cellule ; après quoi, elles entendent l'appel qui se fait au moment de la rentrée à l'atelier.

Pour s'y rendre, les prisonnières défilent,



Couloir donnant sur les cellules. (Rol.)



Cellule en commun des femmes de corvées. On sait que celles-ci sont recrutées parmi les condamnées de moins d'un an et qu'en échange des travaux qu'elles font, elles ont le droit de circuler librement dans la prison. (H. M.)

toujours « en rangs », le long des couloirs, traînant chacune un attirail de tous les objets personnels auxquels elles tiennent, augmenté du pain bis qui a été distribué à la sortie des cellules et de tout ce qu'elles supposent devoir leur être utile dans la journée, car aucune d'elles ne pourra revenir dans sa chambre avant le soir, à moins d'une autorisation spéciale, pour la chasse aux punaises, par exemple, ou pour y subir une punition directoriale.

Les visages sont maussades, renfrognés. Encore une journée à vivre de cette existence monotone et lamentable, pense chaque détenue !...

On vit dans un engourdissement total. le bras déjà las paraissant vouloir se détacher des épaules ; les reins sont avachis et les pas sont pesants.

Avant de s'installer sur les chaises basses, à leurs places ac-outumées, les femmes attendant que la religieuse, debout derrière son pupitre, les mains enfouies dans ses vastes manches et les yeux levés, leur donne le ton de la prière. Parfois, de nouvelles arrivées qui ne sont pas encore au courant des coutumes de la maison s'assoient tout naturellement ; elles n'y restent pas longtemps, car, impérieux et dominateur comme un commandement militaire, l'ordre éclate dans la salle :

— Tout le monde debout pour la prière !
J'avoue que le lendemain de mon arrivée ce « tout le monde » me surprit fort. J'étais assez naïve, avant mon internement, pour croire qu'en notre siècle, chacun avait le droit de se comporter selon qu'il était croyant ou athée, et qu'en prison comme dans la vie libre, cette liberté de conscience devait être respectée...

Je jugeai abusif que toutes les prisonnières dussent se lever pour écouter debout, chaque jour, une suite de prières qui ne correspondaient pas forcément aux croyances diverses des femmes rassemblées là. Parmi nous, il y avait certainement, outre des mécréantes comme moi, des israélites et des protestantes qui n'avaient aucune raison de se conformer à cette exigeante injonction. Cette atteinte à la liberté de penser me parut choquante et inconcevable.

Mais l'intolérance des religieuses est telle sur ce chapitre — et sur tant d'autres — qu'elles n'admettent jamais aucune objection de la part des prisonnières et ne veulent entendre aucune explication logique. Évidemment, elles ne peuvent pas punir celles qui manifestent des sentiments trop tièdes à leur gré. Tout au moins ne peuvent-elles pas « porter le motif » au rapport, motif qui ne serait tout de même pas admis par le directeur ; mais elles ne manquent pas de poursuivre avec acharnement les détenues qui résistent, et elles leur font sentir à tout propos, et surtout hors de propos, leur venimeuse animadversion. Récités par la sœur sur un ton monocorde, la prière et les commandements de l'Église s'agrémentent d'ailleurs, du côté des détenues, d'un charabia grossier, qui ne laisse aucun doute sur la sincérité de leur foi. Puis, chacune ayant repris sa place, rangé ses affaires, l'on attend le signal de la descente au réfectoire pour le petit repas du matin que l'on avale

avant la première promenade dans la cour. Deux sœurs sont affectées à la surveillance de chaque atelier et prennent leur service à tour de rôle ; ce matin-là je vis que la sœur Georgina, « Georgina la rubiconde » comme on l'appelait, était remplacée par une petite vieille que j'entendis nommer sœur Chrysostome. Elle ressemblait extraordinairement à l'acteur Prince. Mêmes yeux astucieux en boutons de bottine, même petit nez retroussé comiquement, « un nez où s'y pleut d'dans », disaient les femmes. En constatant cette ressemblance assez inattendue, je m'expliquai la réflexion que j'avais entendue chuchoter près de moi, car je connaissais comme tout le monde le surnom de l'acteur Prince :

— C'est Rigadin qui nous poisse c'matin. Pourvu qu'a soye bien vissée c'tte toupie-là !

Elle savait d'ailleurs fort bien qu'on la nommait ainsi, mais ne s'en fâchait qu'à peine, certaine, par longue expérience, qu'il valait mieux « prendre ça à la bonne », afin d'obtenir des prisonnières une paix relative.

Elle était loin de posséder l'autorité de sœur Georgina, et quand arrivait son tour de garde, l'atelier était plus bruyant et bien moins assidu au travail. Elle avait un faible très marqué pour les gourmandises et quémandait aussi de l'argent aux prévenues opulentes « pour ses chanteuses », disait-elle, car elle était chargée de recruter des femmes dans les divers ateliers pour chanter à la chapelle le dimanche et les jours de fêtes. Bien qu'il soit absolument défendu par le règlement d'avoir le moindre argent sur soi, cette religieuse, sachant que les prévenues habiles en ont toujours, acceptait facilement les dons qu'on lui faisait.

Sœur Chrysostome avait donc son clan de préférées : celles dont les largesses lui permettaient d'agrémenter d'un dessert la maigre chère de la communauté.

Quand nous descendîmes à la promenade, elle s'entretint avec la surveillante de l'atelier 4 et lui demanda si elle avait de la place pour nous, les arrivantes de la veille, car l'atelier 1 était plein et il était nécessaire que nous cédions le banc aux « nouvelles arrêtées » qui, dans la journée, ne manqueraient certainement pas d'y échouer et de venir grossir encore un effectif déjà trop nombreux.

Sur la réponse affirmative de la jeune sœur Saint-Joseph, elle nous envoya, dès que la promenade fut terminée, au fameux atelier 4, dont j'ai parlé et où je devais, pendant de si longs jours, subir le tran-tran monotone d'une vie désœuvrée, inutile et effroyablement triste.

CHAPITRE IX

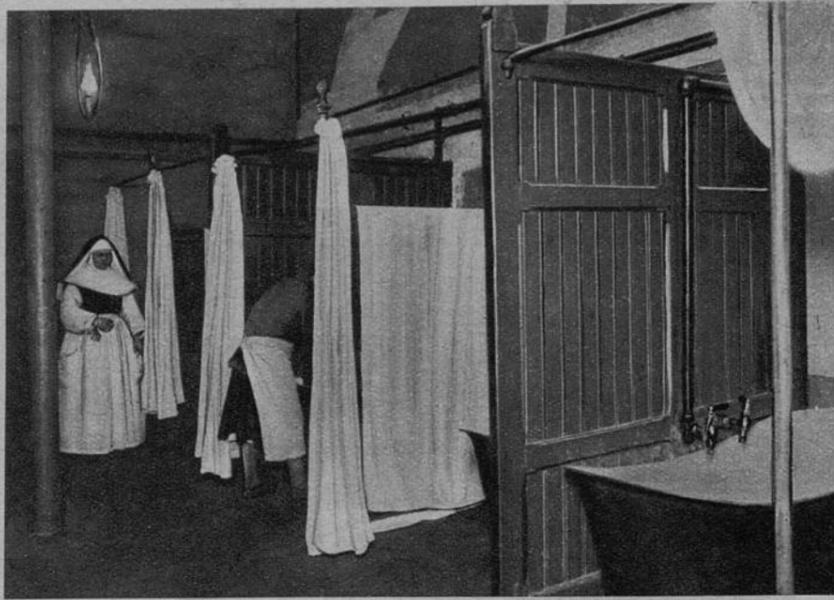
L'atelier 4.

L'atelier 4, quoique plus petit que le premier atelier des prévenues, est encore assez grand pour contenir soixante femmes environ. Souvent, il y en a davantage, mais alors cet excédent alourdit et corrompt épouvantablement son atmosphère déjà si déprimante. Les quatre fenêtres qui prennent leur jour sur la cour ou les différentes catégories de prisonnières vont à la promenade suffiraient à l'aérer convenablement, si on les laissait ouvertes quelquefois. Mais le règlement exigeant que toutes communications soient interdites entre les différents groupes de prisonnières, les croisées de l'atelier 4 ne peuvent, puisqu'elles s'ouvrent sur la cour, rester ouvertes que pendant le court moment où les ouvrières qui y travaillent, sont à la promenade. En effet, dès qu'elles sont rentrées, ce sont les condamnées qui les remplacent, ensuite ce sont les malades de l'infirmerie qui peuvent se lever et enfin le groupe des « nourrices ». Et c'est ainsi qu'à l'atelier 4, l'atmosphère est réglementairement irrespirable.

Quand j'entraî dans cet atelier, il me parut plus calme que celui que je quittais, et j'en augurai, avec le bon sens de M. de La Palice, que j'y serais plus tranquille. On me désigna une chaise dans un coin, tout près d'une fenêtre, et je m'y assis.

Mon barda installé, j'examinai tour à tour les visages de mes nouvelles compagnes, quoique je les eusse déjà entrevues au réfectoire ou pendant la promenade. Toutes les femmes travaillaient, ou presque toutes, à la confection de draps, dont l'importante exploitation laisse certainement de fructueux bénéfices à l'administration civile de la prison et à la communauté, car les salaires que l'on accorde aux ouvrières sont dérisoires. Sœur Lucile, chargée de ce service, fait de gros efforts et use de tous les moyens en son pouvoir pour recruter le plus grand nombre possible de lingères et pour que leur travail rende le maximum. Elle déplore agréablement, bien entendu, que le travail obligatoire ne soit pas imposé aux prévenues. C'est une bien curieuse personne que cette religieuse qui, remarquable business-woman, préfère les lamentables récidivistes du vol dont elle connaît le rendement, aux détenues occasionnelles et aux inculpées innocentes qui méprisent ses insistantes objurgations et refusent de travailler.

Elle ne se gêne guère pour faire des accroc à son règlement en faveur de telle ou telle prisonnière qui, par son labeur presque gratuit, augmente le revenu de son magasin, s'imaginant toujours que ses trafics restent ignorés de celles qui



La salle des bains sulfureux. (H. M.)

n'en bénéficient pas, alors que tout le monde est parfaitement au courant. Car les papotages vont bon train à Saint-Lazare et n'épargnent en rien ce que j'appellerai sa vie clandestine.

Sœur Lucile voulut un jour me prendre à son service, pour distribuer le travail aux prévenues. Comme je n'acceptai point cette marque évidente de distinction, si briguée pourtant par les habituées de la maison, elle me garda un vif ressentiment de mon refus et j'eus plusieurs altercations violentes avec elle ; et, tant que je fus à Saint-Lazare, elle ne désarma pas. Mieux, quand elle apprit ma libération conditionnelle, elle devint blême de rage : ceci, pour noter en passant, le caractère haineux dont sont souvent dotées ces aimables personnes.

Un jour, peu de temps après mon installation, une grande brune, placée près de moi, qui avait repéré que ma portion de pain était intacte, me demanda de lui en donner un petit morceau. Vouloir me rendre la politesse et, voyant que je n'avais pas de verre, elle m'offrit le sien. Naturellement, je refusai, par souci d'hygiène, et bien m'en prit. Je sus, quelques jours après, qu'elle était syphilitique. Chaque semaine, elle montait à l'infirmerie pour se faire faire des piqûres ; mais son mal, s'étant aggravé, nécessita des soins plus immédiats et elle partit faire un stage de plusieurs mois à l'infirmerie des Madeleines.

Que dire de l'inconscience et de l'ignorance de cette fille qui, sachant atteinte d'un mal éminemment contagieux, offrait ses objets personnels à l'usage commun ? N'avait-elle pas contaminé déjà plusieurs malheureuses ?

Dans tous les journaux quotidiens, dans toutes les revues, dans de nombreux livres, des flots d'encre ont été et sont encore chaque jour répandus pour faire connaître les épouvantables méfaits des maladies vénériennes, pour indiquer les précautions à prendre et les remèdes les plus actifs à employer ; et, dans une prison où il serait de la plus urgente nécessité d'étaler tous ces conseils aux yeux des êtres qui y sont maintenus, d'indiquer les mesures essentielles à prendre pour éviter de contracter ces maladies exterminatrices, et pour faire connaître celles qui en évitent la propagation, on n'affiche rien, on ne donne aucun enseignement, on ne fait aucune recommandation ! Sur les murs des cellules, pas plus que sur ceux des ateliers ou des innombrables couloirs de Saint-Lazare, on ne trouve le moindre avis concernant les précautions qui peuvent garantir l'immunité aux détenues saines, pas plus que sur la conduite que doivent observer celles qui sont contaminées !

On se contente d'appeler, une fois par semaine, dans chaque atelier, les femmes qui veulent bien aller à l'infirmerie se faire faire des piqûres. Quelques-unes y vont, et ce sont celles, généralement, qui s'enorgueillissent, avec une fanfaronnade assez déplacée, d'être franchement *nasiquées* (1). Mais, presque toutes les malades, ou bêtement honteuses d'être affligées de cette maladie ou ignorantes des troubles meurtriers qu'elle fomenté dans leur organisme, font la sourde oreille et négligent de se présenter au docteur.

Il est bien évident que ce ne sont pas les religieuses surveillantes qui sont qualifiées pour faire des cours d'hygiène. D'abord, elles n'ont aucune notion de cette science, puis cela irait à l'encontre de leurs préceptes religieux. Le corps n'est-il pas la méprisable guenille dont on ne doit pas s'occuper, surtout et tout spécialement quand il s'agit des organes soi-disant « honteux » ! Ce serait pourtant d'une utilité autrement certaine que leurs quotidiens récits, plusieurs fois ressassés. De même qu'il serait d'un profit plus exact pour les détenues qu'on leur lise pendant le travail des œuvres intéressantes

leur santé physique et mentale, plutôt que les livres béatifiants, sans aucune sorte de valeur, choisis par les saintes femmes parmi ce qu'il y a de plus enfantin sur les rayons de la bibliothèque administrative.

Au lieu d'attirer l'attention des femmes emprisonnées momentanément, mais qui seront, dans un délai plus ou moins long, rendues à la vie libre, sur des sujets de première importance pour elles et pour leur entourage, on s'acharne, comme à plaisir, dirait-on, à oblitérer leur intelligence. Et quel sujet prime l'hygiène, si négligée généralement, et qui, conséquemment, devrait prendre une place prépondérante à Saint-Lazare ? La répétition quotidienne des mêmes niaiseries, une tâche sans attrait, toujours la même, une discipline d'humiliation, font lever en elles l'esprit de dissimulation dont elles conserveront la marque indélébile.

Un encyclopédiste connu écrit que : « Les détenus de moins de quarante ans reçoivent l'instruction primaire : lecture, écriture, orthographe, arithmétique, histoire, géographie, notions de sciences, etc. » Ayant lu cela — et l'ayant cru — mon effarement fut grand lorsque je constatai à Saint-Lazare le nombre extraordinaire de femmes, parmi les jeunes, qui ne savaient pas écrire et ne lisaient qu'en épelant, mais il n'eut plus de bornes en apprenant que le seul service qui n'y fonctionne pas est celui de l'instruction. Certes, l'Etat y entretient une institutrice, qui fait partie de la troupe considérable des fonctionnaires de la prison, mais elle n'a de l'institutrice que le titre. Elle est institutrice « in partibus » en quelque sorte. Son rôle se borne à la vérification de la correspondance qu'échangent les prisonnières et leurs familles et à la rédaction des demandes de grâces ou de libérations conditionnelles. Elle exerce aussi une surveillance sur le service de la bibliothèque.

Il y a bien une salle — où je pénétrai une seule fois en grand secret — dans laquelle on trouve « tout ce qu'il faut pour enseigner », mais la porte en est fermée. J'ai pu voir l'aspect de misérable abandon des bancs et des pupitres envahis de poussière. Ses livres qu'elle recèle à l'intérieur de ses armoires y jaussent inviolés. On a enterré sans bruit ce service d'instruction laïque.

Evidemment — *in cauda venenum* — pour enseigner à lire et à écrire aux prisonnières, il faudrait les distraire du travail ; or, il est plus rémunérateur d'exploiter les détenues que de les instruire !

Rien n'est donc tenté par l'administration pénitentiaire pour le relèvement intellectuel et moral, ni pour l'amélioration physique des milliers de femmes qui, chaque année, défilent à Saint-Lazare. L'aumônier de la vieille prison a seul la liberté de semer son grain et de traiter directement avec les repenties qui vont se confesser à lui. Si l'école est hermétiquement close, l'on peut dire que l'église ne chôme pas. Tous les dimanches, les hautes voûtes retentissent de sermons moralisateurs sinon éloquentes, et les puériles consolations versées ainsi au cœur des détenues produisent une sorte d'engourdissement cérébral ; car les misérables prisonnières de Saint-Lazare, pour la plupart récidivistes invétérées, vont à Dieu généralement plus par superstition que par foi.

Elles écoutent aussi, avec la même facilité, les conseils souvent intéressés des dames patronnesses que l'administration autorise à circuler librement dans la prison. Celles-ci vont, viennent à leur gré, catéchisent les détenues, cherchent du personnel pour leurs ouvriers, sans être soumises aux dures formalités que l'on impose aux visiteurs et aux parents des enfermées qui veulent obtenir un permis de communication indispensable pour pénétrer dans l'infirmerie.

Ceux-ci, séparés de celles qu'ils viennent

visiter par deux grilles distantes d'un mètre, ne les verront qu'à peine et ce ne sera qu'en hurlant qu'ils arriveront à tenir, pendant quelques minutes seulement, une conversation presque monosyllabique, car, la cage étant trop petite pour la dizaine de visiteurs qu'on y enfourne, le tapage y est infernal. Aux jours de parloir, on voit souvent dans le faubourg Saint-Denis un passant s'arrêter interloqué, tant les cris sont effrayants qui traversent les antiques murailles. Il se croit à proximité d'un asile d'aliénés en révolte.

Donc, ces dames patronnesses, sous le couvert d'œuvres philanthropiques ou de relèvement moral — grandes dames riches et nobles — qui dirigent ces sortes de bureaux de placement que sont en réalité les ouvriers, vont de temps en temps recruter dans les prisons les femmes qui leur paraîtront les meilleures du troupeau et qui leur permettront de renouveler leur contingent de bonnes à tout faire, cuisinières, travailleuses de l'aiguille, etc. Elles interrogent sur ce ton supérieur et hautain qui impose et intimide les prisonnières qui leur sont déjà signalées par la communauté.

Celles qui consentent à se laisser circonvenir n'auront, hélas, pas toujours lieu de s'en réjouir. Le jour de leur libération, on les attendra et on les emmènera directement dans une prison aussi rébarbative que celle qu'elles quittent, où elles n'auront aucune autre distraction qu'un labeur assidu et tâté et où elles seront soumises à un régime sévère et à un traitement sans égards. Elles devront accomplir chaque jour un travail ardu et non rétribué. Après un stage dans cet ouvrier-prison, elles seront placées dans des maisons bourgeoises où les patrons, dûment avertis de leur passé, s'en autoriseront pour leur interdire toute sortie, pour les payer au-dessous du tarif et pour les traiter avec méfiance et mépris.

Quand elles auront compris la place qu'on leur a réservée dans la vie, sous le prétexte de les « relever », la plupart d'entre elles « plantant là » places, ouvriers, recommandations et certificats humiliaires, se « relèveront » elles-mêmes, ou retourneront à leurs aventures périlleuses.

— Ça sent les chiottes !

C'est ainsi que les prévenues définissent l'odeur caractéristique qu'exhale l'atelier 4. Certains jours, en effet, la fosse d'aisances établie au fond de l'atelier et qui est à peine masquée par une porte que l'on ouvre fréquemment, empoisonnait l'atmosphère. Sans chasse d'eau, souvent engorgée, elle débordait, parfois, jusque dans l'atelier. N'y tenant plus, littéralement, nous adressâmes un jour une réclamation au directeur — surnommé Trouss' Jaquette.

Ce fut épique ! Très en colère, cet important personnage vint nous déclarer simplement : « Si les cabinets sont obstrués, c'est votre faute », et il ajouta, puisqu'il faut une sanction à chaque faute, qu'à l'avenir lorsqu'ils seraient bouchés, nous serions toutes passibles d'une amende ! Et voilà. C'était une solution simple, radicale et aussi administrative qu'économique, mais encore fallait-il la trouver ! Écoutant ces menaces directoriales proférées d'une voix tranchante, je doutais de ma logique : serait-il extraordinaire que des cabinets archaïques, fréquentés toute la journée par plus de soixante femmes, s'engorgeassent et débordassent ? Mais l'ordre était formel : les « toutes à l'amende », les « c'est votre faute » avaient un coupant de guillotine. Je m'inclinai. Nous dûmes verdir d'écœurement et hoqueter de dégoût sous l'action des ferments putrides et... ne rien dire !

Un autre inconvenient rendait inhabitable l'atelier 4. Des rats énormes peuplaient le plancher et en sortaient fréquemment par de gros trous qu'ils avaient percés dans le bois vermoulu. Ces bêtes semaient la terreur. Il n'était pas rare, quand on allait aux cabinets, d'en voir quatre ou cinq, gros comme des lapins, qui ne se dérangeaient même pas à notre approche. Ils étaient si peu farouches qu'ils quittaient de la nourriture à l'orifice des trous et ne se gênaient pas pour tirer à eux, devant nous, ce qu'ils réussissaient parfois à attraper dans nos paniers. On les entendait crier et chicoter ; ils vivaient pour ainsi dire dans notre intimité. Un jour, l'un de ces rongeurs déchiqueta le drap qu'une femme était occupée à ourler. Elle ne s'aperçut du dégât qu'au moment de plier son ouvrage. Plusieurs détenues ont été mordues, mais on n'a jamais ni bouché les trous ni fait quoi que ce soit pour exterminer ces ignobles bêtes. Riquet, le chien de sœur Léonide, leur faisait à l'occasion un semblant de chasse, mais je suis sûre qu'il avait bien plus peur des rats que les rats n'avaient peur de lui. La sœur Sainte-Rose avait un chat, mais il ne se risquait pas non plus à entamer la lutte et préférait tuer les délicieux petits moineaux qui nous égayaient en voletant sur les arbres de la cour.

Et l'odeur de ces rats, mêlée à l'infection de la fosse d'aisances, formait une atmosphère pestilentielle. C'est sans doute en la respirant que la jeune sœur Saint-Joseph — elle n'avait pas encore prononcé ses vœux perpétuels — contracta la tuberculose qui l'emporta à vingt-trois ans, les jeunes répétés, les prosternations dès

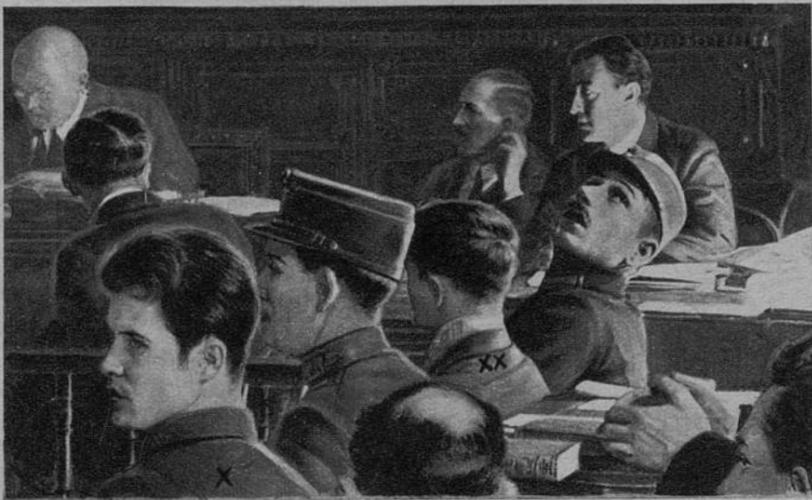
(Suite page 11.) JEANNE HUMBERT.

Bloc-Notes de la Semaine



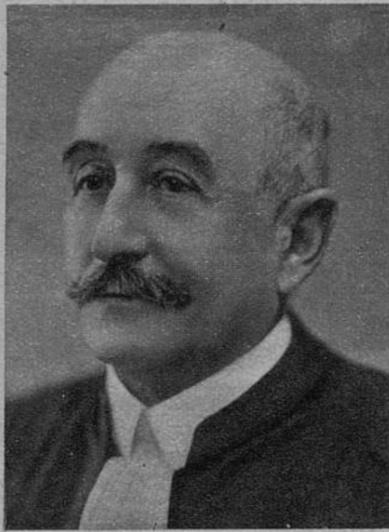
Un drame mystérieux vient de se produire à Londres sur lequel la justice se perd en conjectures. Un jeune officier de l'armée anglaise, le capitaine A. E. Dickinson, a été trouvé mort dans une petite maison de la capitale anglaise. Il était criblé de balles de revolver. A ses côtés gisait sa sœur, miss Kate Dickinson, dont le cadavre était également transpercé de balles de revolver.

La position des deux corps ne permet pas de certifier qu'il s'agit d'un suicide. La police enquête pour savoir si le frère et la sœur n'ont pas été assassinés. A gauche : le capitaine A. E. Dickinson. Au milieu : la maison de Londres où ont été découverts les cadavres. A droite : miss Kate Dickinson. (I. P. S.)



Les cambrioleurs d'une grosse banque de Budapest viennent d'être sévèrement condamnés. Voici le banc des accusés : Alexandre Ondi (marqué de deux croix), qui a été condamné à mort ; Joseph Bonya (marqué d'une croix), condamné à 15 ans de prison. (R.)

La Préfecture de police allemande a décidé de construire un grand hôpital destiné à recevoir les policiers malades ou blessés en service commandé. Cet hôpital, qui sera terminé au printemps, sera pourvu de tout le confort moderne. (W. W.)



Les troubles continuent en Espagne. Voici un groupe de curieux regardant les dégâts occasionnés par une bombe qui a éclaté place du Roi à Barcelone et qui a blessé un enfant de six ans. (R.)

M. Léouzon-Le-Duc, qui sera probablement élu bâtonnier de l'ordre des avocats, en remplacement de M. Poincaré. (H. M.)

A Barcelone, le bateau Antonio-Lopez a été converti en prison. Une centaine d'agitateurs de gauche y ont été incarcérés et y sont gardés sévèrement. (R.)



La première femme motocycliste de la police anglaise, miss Gray, qui est un as de la conduite et qui patrouille dans la banlieue de Londres. (I. P. S.)

Un signal ingénieux inventé par un entrepreneur de travaux publics pour signaler aux automobilistes que la route est momentanément encombrée et qu'il faut s'arrêter. (I. P. S.)

LES MYSTÈRES DU BAGNE

XXVIII

Faut-il supprimer le bagne.

Il semble que l'éclatante faillite du système de la transportation mis en vigueur par la loi de 1854 ne permette pas de répondre autrement que par l'affirmative à cette question.

Millions engloutis et existences humaines sacrifiées en pure perte, tel est le peu encourageant résultat d'une expérience qui dure depuis soixante-dix-sept ans !

Un pareil bilan justifie amplement la suppression des bagnes d'outre-mer, mais, sans vouloir faire de paradoxe, je dirai qu'il ne la justifie qu'en apparence.

Avant d'en arriver là, il faudrait se demander, tout d'abord, si les millions et les existences jetés dans le formidable creuset de la Guyane française ont été utilisés comme ils auraient dû l'être, et à qui revient la faute d'une si pitoyable gestion.

L'administration pénitentiaire coloniale devait assurer la mise en valeur de la Guyane avec la main-d'œuvre pénale ; elle n'a jamais essayé d'entamer un pareil programme. C'est une magnifique machine à broyer du vide, pas autre chose.

Faire de la répression, tenir à jour des dossiers imposants, remuer des kilogrammes de paperasses, voilà son tot. Quant à organiser du travail, aucun de ses ronds-de-cuir n'y a jamais songé.

Jamais, non plus, il n'est venu à la pensée d'aucun d'eux qu'un homme pour travailler, fût-il condamné aux travaux forcés, a besoin d'une nourriture suffisante et d'un minimum d'hygiène.

Pour excuser son incurie, l'administration accuse la rigueur du climat. C'est la faute du « climat meurtrier de la Guyane », si un convoi de six cents condamnés ne compte plus qu'une centaine de survivants quatre mois après son arrivée.

Eh oui ! C'est un fait que les condamnés meurent comme des mouches en Guyane française, mais c'en est un autre également que, du haut en bas de l'échelle, les fonctionnaires y vivent gras et prospères jusqu'à l'heure de la retraite.

A qui fera-t-on croire qu'il existe sous un même ciel deux climats, l'un qui serait meurtrier à l'égard des condamnés, l'autre clément à l'égard des fonctionnaires ? C'est là une hypothèse bien inadmissible et il convient de rechercher ailleurs les raisons d'une telle anomalie.

Le condamné aux travaux forcés touche une maigre pitance, rendue plus maigre encore par les prélèvements qu'elle a subis avant de parvenir jusque dans sa gamelle. Il couche sur la planche, entassé dans des cases malpropres, sans le minimum d'hygiène qu'un propriétaire soucieux de la santé de ses animaux domestiques leur accorde.

Dans de telles conditions, l'homme le mieux portant est rapidement terrassé, et le « climat meurtrier de la Guyane » a bon dos.

Entrons maintenant dans le domaine des faits ; on peut dire, sans crainte de démenti, que le condamné aux travaux forcés est une excellente bête de rapport pour ceux qui sont chargés de l'administrer, de le surveiller.

La viande, la graisse, le pain, le café et même les remèdes qui lui sont destinés sont l'objet d'un trafic éhonté, auquel l'usage semble avoir donné presque un statut légal. En tout cas, il porte un nom qui dit bien ce qu'il veut dire, celui de « débrouille ».

Faux poids pour peser la viande, décalitres truqués pour mesurer le riz, les haricots, il y a au bagne tout un arsenal d'engins dignes de Robert-Houdin, que



La voie ferrée qui relie la colline de l'Aiguille à Saint-Laurent, à travers la forêt guyanaise.

les « débrouillards » se passent de main en main au fur et à mesure des mutations.

Un jour les détenus des prisons s'avisèrent de réclamer que la soupe était trop peu grasse à leur gré. Le bouillon, amené devant le chef, était cependant des yeux magnifiques !

Ce fut un préventionnaire qui donna la clef du mystère. Le cuisinier, de connivence avec son surveillant, vendait les touques de saindoux, et pour rendre la soupe grasse, en apparence du moins, s'y prenait de la manière suivante :

L'astucieux maître-coq faisait fondre du saindoux dans un quart, le prenait ensuite dans sa bouche, puis le soufflait avec ses lèvres en guise de vaporisateur à la surface de la marmite !

Le pain est souvent fort immangeable, semblable à de la colle de pâte. Il est de tradition que le poste de surveillant de la boulangerie soit attribué à un favorisé, car il représente pour son titulaire une source de revenus appréciables et illicites, est-il besoin de le dire.

Ce bienheureux fonctionnaire entretient, avec les condamnés-mitrons placés sous ses ordres, les meilleurs rapports, car il ne pourrait rien sans eux et eux ne pourraient rien sans lui. Condamnés et surveillant se « débrouillent » au mieux de leurs intérêts respectifs.

Sur le poids de farine qui devra servir à faire le pain pour 1 000 à 1 200 rations, on prélève, sec, 10 p. 100 de ce poids total qu'on remplace par de l'eau. Les con-

damnés mangent un pain qui ressemble à de la colle, mais le préposé à la boulangerie et son associé le forçat-mitron arrondissent leur pécule par la vente de la farine à la population civile.

Tout ce qui peut se vendre est l'objet de semblable trafic, et il est des camps où monsieur le surveillant-chef montre avec orgueil un poulailler dont les sujets feraient prime sur un marché. Ils sont élevés avec le riz prélevé par le canal de la « débrouille » sur l'ordinaire des pensionnaires de l'administration.

Ne pensez-vous pas vraiment que le « climat meurtrier » de la Guyane ait bon dos ?

La vérité toute simple, qui se dégage d'une telle manière de faire, est que la masse crève pour le plus grand profit de quelques-uns. Et l'on ne saurait vraiment s'attendre à des bénéfices, alors qu'on érige la gabegie à la hauteur d'une institution reconnue, tolérée, et pour ne pas dire encouragée.

Prenons maintenant le côté moral de la condition du condamné aux travaux forcés. Logiquement, le transporté devrait pouvoir se dire avec certitude : en tenant une bonne conduite, avec un travail soutenu, il me sera possible d'améliorer ma situation d'abord, et ensuite d'obtenir une réduction de la peine qui m'a frappé.

Une semaine seulement de séjour au pénitencier suffit à lui démontrer péremptoirement l'inanité d'une pareille manière de voir et à le mettre sur la bonne voie.

L'administration semble s'être donnée à tâche de lui prouver qu'il n'obtiendra jamais rien d'elle, s'il n'est pas ce qu'elle nomme, dans son langage, un bon condamné.

Qu'est-ce donc qu'un bon condamné ?

C'est le transporté qui est doué d'une dose suffisante d'hypocrisie et de servilité pour s'abaisser au rôle de délateur. A celui-là, tous les espoirs sont permis. Il passera rapidement porte-clefs, ce qui consacrerait officiellement sa qualité d'espion, et jouira alors d'une liberté et d'immunités appréciables. S'il a du goût pour la chasse, il ira tendre des collets en brousse ; s'il est pêcheur, des nasses dans le fleuve.

Astucieusement, il fournira la table de ses chefs de poisson ou de gibier, et leur reconnaissance ne pourra moins faire que de s'exercer en couchant un si bon sujet sur le tableau des grâces avec une recommandation élogieuse.

Quant aux autres que leur tempérament empêche d'employer de semblables moyens de parvenir, il ne leur reste plus qu'une porte de sortie vers l'espoir : l'évasion. Nos lecteurs savent où cela mène dans la plupart des cas.

L'espoir d'une récompense, d'une diminution de peine accordée automatiquement à tout condamné de bonne conduite et travailleur, susciterait une émulation profitable. Disons-le tout net, l'administration ne veut pas, elle s'oppose même énergiquement à ce qu'il en soit ainsi : c'est sa méthode, une méthode qui coûte cher, mais elle y tient.

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Cette formule « pas d'histoire », chère au cœur de tout bon fonctionnaire, paraît être le maître-mot de l'administration pénitentiaire coloniale. Pour n'en pas avoir, elle gouverne des assujettis dont les trois quarts tremblent de faim et de dysenterie sur leurs jambes, tandis que le dernier quart survit grâce aux maigres gratifications que lui rapporte son ignominie.

La manière désinvolte dont l'administration pénitentiaire gâche l'argent et les existences humaines est contenue tout entière dans cette histoire tragique que l'on pourrait appeler « le drame de la route coloniale n° 1 ».

Ce drame, car c'en est un vraiment, a commencé aux environs de 1860, et il dure encore aujourd'hui.

Pour le bien comprendre, une courte explication est nécessaire. De Saint-Laurent à Cayenne, il y a deux cents kilomètres environ, deux cents kilomètres de brousse, de forêt, de marécage. Le trafic des passagers et des marchandises ne peut donc se faire que par voie d'eau et demande vingt-cinq heures, quelquefois plus, suivant l'état de la mer.

On voit donc de quelle intérêt serait, pour la colonie, l'existence d'une route reliant la capitale administrative à la capitale pénitentiaire.

On décida donc de se mettre à la construction de cette route et, bien entendu, ce fut l'administration pénitentiaire qui fut chargée de l'exécution. C'était d'une logique impeccable, puisqu'elle possédait la main-d'œuvre pénale, qui lui est envoyée de France, répétons-le encore une fois, pour mettre en valeur la colonie.

L'administration se mit donc à l'œuvre, mais à sa manière, c'est-à-dire tout comme si elle eût juré que le travail qu'on venait de lui confier ne serait jamais mené à bien.

Certes, la tâche était rude, mais non impossible, bien loin de là.

Décréter, sur-le-champ, que tout travailleur de la route coloniale aurait droit à des primes en nature, voire même en espèces, que tant de mois de séjour sur ses chantiers correspondrait à une réduction de (Suite page 11.)

JEAN NORMAND.

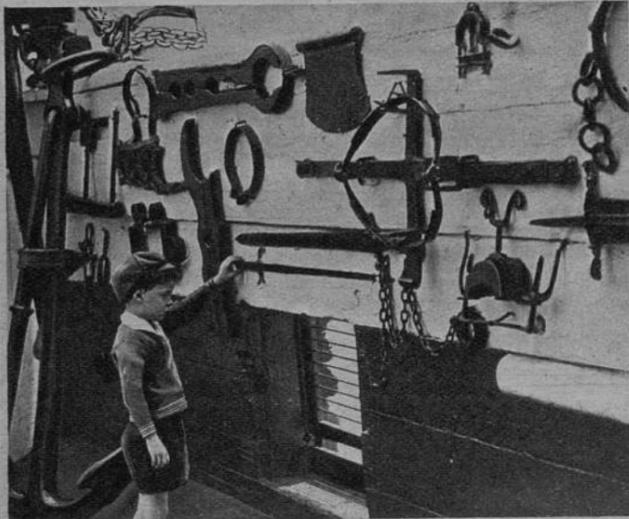
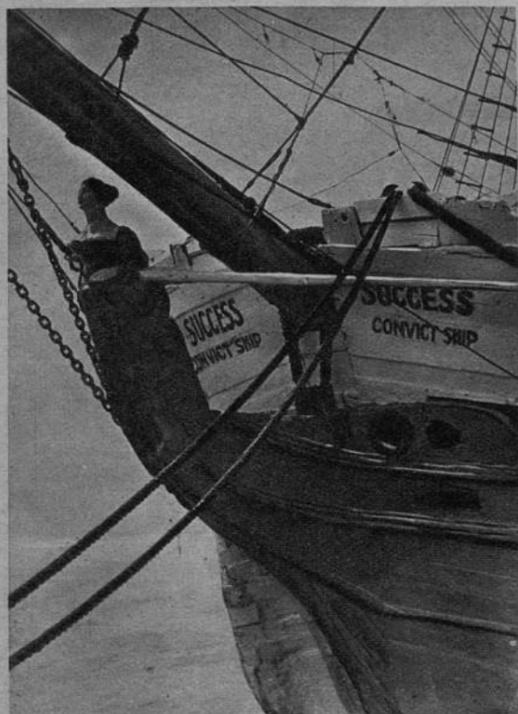


Une exploitation aurifère dirigée par des relégués. (S. G. P.)



Un paysage du Brésil. C'est dans ces régions que les évadés du bagne essayent de vivre. (S. G. P.)

A bord d'un vieux navire de forçats



Un gamin yankee, tout seul devant les instruments de torture, ne paraît pas outre mesure impressionné. (K.)



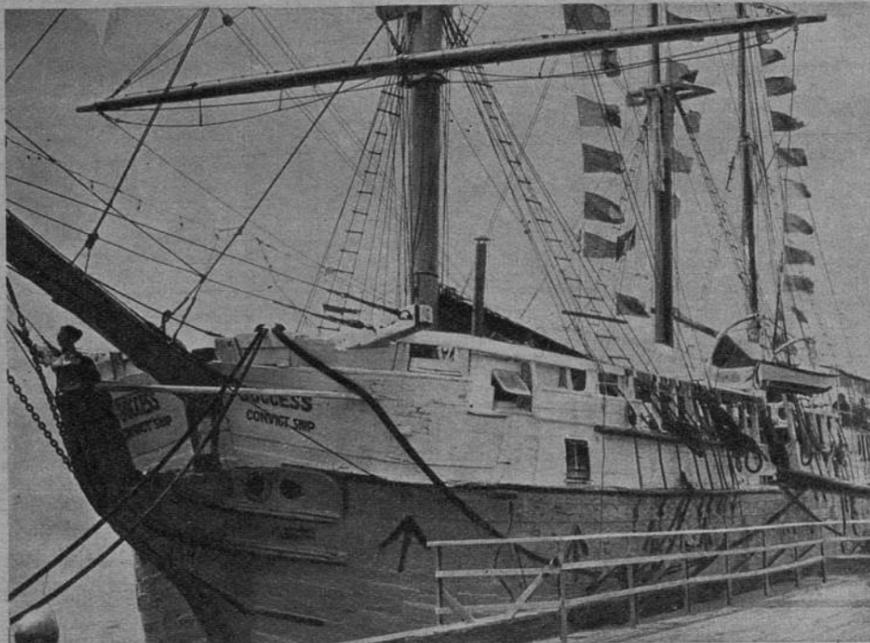
Voici l'avant du navire de forçats le Succès avec sa tête de femme, si caractéristique, à la proue, et l'insertion du bout-dehors. (K.)

Un navire de forçats promu au rang de curiosité archéologique, voici ce qu'on peut voir actuellement à New-York, et bientôt à l'Exposition de Chicago. Il s'agit du trois-mâts *Success* (Succès) construit dans l'Inde en 1790, au moment même de la Révolution française. Le *Succès* qui effectuait le voyage de Londres à Melbourne, son port d'attache, avait mission de conduire du Royaume-Uni en Australie les convicts (condamnés de droit commun) qu'Albion expédiait là-bas par grandes fournées, pour faire sans doute de la colonisation intensive.

Aujourd'hui, lorsque vous rencontrez un Australien, il est du dernier mauvais goût de lui dire qu'il est un petit-fils de forçats. Et pourtant, c'est neuf fois sur dix la vérité, l'Australie ayant commencé uniquement par servir de « dépotoir criminel » à l'Angleterre.

Le *Succès* a encore toutes les caractéristiques des navires d'alors. On doit, paraît-il, le démolir, après l'avoir présenté en grande attraction aux milliers de visiteurs. Nous connaissons assez l'esprit inventif des Américains pour supposer qu'il n'en sera nullement ainsi. Le vieux trois-mâts-goélette, le plus vieux qui flotte encore, actuellement, à la surface des mers, sera utilisé pour quelque grand film historique, se terminant en apothéose par un « clou » : l'incendie et l'explosion du bateau. Tout comme, paraît-il, le temple d'Angkor à notre Exposition coloniale...

En tout cas, il est certain que, pour les Américains, férus d'une antiquité relative, ce rafiot de sinistre mémoire, contemporain des luttes qu'ils soutinrent pour asseoir définitivement leur indépendance,



Et voici encore une vue d'ensemble du trois-mâts-goélette, qu'on dirait réalisé pour quelque prise de vues de film historique. (K.)

remportera un succès fou de curiosité.

La proue, avec cet espèce de bec orné d'une figure de femme qui ne rappelle en rien la Victoire de Samothrace, a dû fendre bien des vagues et entendre monter bien des gémissements.

Le pont, très haut, est couvert de super-

structures peintes de clair, avec un minimum de baies d'aération. Une infinité de cordages, d'échelles, de pailloons, pendent des mâts.

L'arrière n'est pas moins curieux, avec sa large galerie évasée, percée de fenêtres, dite château de poupe, qui servait de poste

L'arrière du Succès est un poème d'antiquité pittoresque, avec ce qu'on appelle « le château de poupe », poste d'observation des gardiens. (K.)

de surveillance aux gardiens. On dirait d'une de ces frégates que les vieilles gravures nous montrent, toutes voiles dehors, sur les flots, au milieu de flévruses canonnades.

Construit en bois de teck de première qualité, ce bateau, par son état actuel de conservation, fait l'admiration des techniciens de la marine. Cent quarante ans de navigation n'ont point usé, ni rongé dans ses œuvres vives. Il pourrait encore tenir la mer. Mais on n'envoie plus de forçats en Australie ; et le *Succès* a bien gagné le droit à la retraite !

Le public, comme nous l'avons dit, est admis à visiter ponts et entreponts. On lui montre les cases grillagées où étaient enchaînés les condamnés par groupes de vingt-cinq, et des collections de chaînes, de boulets, d'instruments de torture, qui font passer un frisson dans le dos des spectateurs, et qui durent souvent servir, au cours des longues traversées à la voile. Des hommes — des coupables, il est vrai — ont souffert là mille morts, sans aucun recours ni espoir. Le navire au nom étrange, *Succès*, a recueilli bien des destinées désespérées ; s'il pouvait raconter quelques-uns des drames inconnus qui eurent pour théâtre ses flancs bombés, que n'entendrait-on point !

La recette de l'exhibition du vaisseau sera versée, tout entière, à une œuvre charitable, « l'Institut des hommes de mer », qui la répartira entre les vieux marins incapables désormais de gagner leur vie et sans travail. La curiosité — un peu malsaine, il est vrai — se sera mise une fois de plus au service de la charité.

LES MYSTÈRES DU BAGNE (Suite de la page 6.)

peine prévue et calculée d'avance, aurait donné de magnifiques résultats ; la route coloniale n° 1 serait maintenant une réalité, au lieu d'une hypothèse à laquelle on n'ose même plus songer.

L'administration pénitentiaire coloniale donna, sur-le-champ, un des plus beaux exemples des méthodes qui lui sont chères.

Dès le début, elle fit non seulement de ce chantier de la route coloniale un enfer, mais s'efforça de le faire savoir à tous ses assujettis. C'était et c'est encore une menace courante dans les pénitenciers : — Vous ! Vous irez sur la route coloniale si vous continuez !

Tant et si bien qu'en un minimum de temps, ce fameux chantier reçut l'appellation inévitable, on ne le nomma plus que le *chantier de la mort*.

Tranquillement, l'administration attendait l'arrivée d'un nouveau convoi, pour boucher les vides creusés par la fièvre et la dysenterie, contre lesquelles on ne prenait aucune mesure protectrice.

Le peu de travail accompli ressemblait à celui de la toile de Pénélope. Avec une vitesse foudroyante, la végétation tropicale reprenait ses droits.

Depuis 1860, l'administration pénitentiaire coloniale a exécuté de la sorte, à son corps défendant, il faut bien le dire, vingt-quatre kilomètres de route dans la brousse,

mais d'une route impraticable maintenant !

Cette histoire, malheureusement trop vraie, perdrait une partie de sa triste saveur si l'on ne découvrirait les motifs qui ont guidé une manière de faire pareillement scandaleuse.

L'administration pénitentiaire veut rester dans le splendide isolement que lui procure sa situation dans le territoire du Maroni, où elle est la maîtresse incontestée.

Le gouverneur, le chef de la colonie, réside à Cayenne et la route coloniale le mettrait à quelques heures d'auto de Saint-Laurent.

La route coloniale n° 1 qui serait, pour la Guyane, une cause certaine de prospérité représente pour l'administration un péril qu'il faut éviter à tout prix.

Qu'on engloutisse des millions, qu'on sacrifie des existences en pure perte, mais qu'on ne touche pas au principe sacré de son indépendance !

Le gouverneur à Cayenne, le directeur de l'administration pénitentiaire à Saint-Laurent, séparés l'un de l'autre par deux cents kilomètres de brousse, de forêt, de marécage.

Et la tragédie continue !

Faut-il supprimer le bagne ? Certes oui, si c'est pour obtenir de pareils résultats par l'emploi de pareilles méthodes, aux-

quelles seules les finances de l'État peuvent se permettre de résister.

L'administration se charge de mettre à la raison les gens capables d'initiative et de leur ôter pour jamais l'idée de s'écarter du train-train routinier qui est sa vie, sa raison d'être.

Il y a une vingtaine d'années de cela, elle comptait, parmi ses sous-chefs de bureau, un égaré, oiseau rare, qui était ingénieur agronome.

Celui-ci fut désigné pour commander le pénitencier de Kourou, situé sur la côte, en face des îles du Salut.

Cet insensé ne s'avisa-t-il pas de penser qu'un pénitencier, géré suivant les règles d'une entreprise civile, devait rapporter à l'État au lieu de lui coûter ?

Il organisa des cultures, des exploitations de charbon de bois, fit creuser des puits. Les hommes, bien nourris, donnaient un rendement de travail tel que l'expérience eut des résultats concluants.

Non seulement cet homme qualifié, intelligent et humain, produisait de quoi suffire à l'entretien du camp confié à sa gestion, mais encore envoyait au pénitencier des îles des légumes, du charbon de bois.

Encouragé par le succès, il ne sut malheureusement pas mettre de frein à son audace.

Ne s'avisa-t-il pas de faire et de pro-

duire des comptes que personne ne lui demandait et de découvrir d'appréciables excédents de recettes.

Dans un rapport circonstancié, il proposait d'employer cet argent à payer les vêtements et les chaussures des condamnés sous ses ordres, dont l'entretien n'aurait plus, de la sorte, rien coûté à l'État.

Les félicitations ne tardèrent pas à arriver sous forme d'une mutation qui arrachait cet empêcheur de ne rien faire en rond à sa tâche, pour le confiner dans un bureau où il lui serait désormais impossible de donner libre cours à un zèle intempestif autant qu'inopportun.

Est-il raisonnable, devant de pareils faits, de dire que la suppression du bagne d'outre-mer ne s'impose pas, malgré les résultats ou plutôt les non-résultats obtenus. Dans un dernier article, je parlerai des concessions et de la tragique situation des libérés astreints à la résidence.

Il y a vraiment mieux à faire que d'envisager la solution paresseuse, qui consisterait à encelluler pendant toute la durée de leur peine les condamnés de cour d'assises, et à leur faire confectionner, dans un *in pace*, des éventails en papier pour les clients de boîtes de nuit !

J. N.

La fin au prochain numéro.

quatre Cadavres

(De notre correspondant particulier.)

— Hello, girls! Etes-vous prêtes ?
Il était cinq heures du matin. A Ypsilante, dans le Michigan, l'aube d'été est souvent délicate. Étudiants, étudiantes de l'Université de la ville en profitent, avant le début des cours, pour aller se baigner ensemble, flirter ou se promener en auto. Etre de retour à huit heures, pour le « breakfast », suffit ; et à neuf heures, on prend place, bien sagement, dans l'amphithéâtre.

Les étudiantes, en Amérique, sont, on le sait, très libres ; elles n'en abusent point, comme on serait tenté de le croire ; mais elles nouent avec les jeunes gens fortunés des intrigues sans conséquence. L'essentiel est de se faire payer des gâteaux, d'avoir quelqu'un pour danser, pour vous mener en canoë au clair de lune, ou pour céder le volant d'un « roadster » de temps en temps.

A ce titre, Margaret et Joan, élèves de troisième année à la « High School » d'Ypsilante, se trouvaient bien partagées. Elles avaient pour amis fidèles et chevaliers servants deux étudiants un peu plus jeunes qu'elles, tout désignés — les naïfs — pour leur servir de proies consentantes... De fait, elles en avaient usé comme de vraies « flappers » de Broadway avec ces jouvenceaux qui avaient des pères sérieux ventrus, à carnets de chèques.

C'est-à-dire qu'en échange de menues privautés, de baisers qui n'engageaient à rien, de pressions de mains et de soupirs, elles avaient obtenu des cadeaux de prix, des bijoux, un phonographe électrique et un abonnement au cinéma... Dick et



trois

ueurs

Les trois terribles assassins d'Ypsilantie. De gauche à droite : Frank Oliver, Fred Smith et le nègre David Blackstone, chef de la bande qui viola par surcroît la malheureuse Margaret. (I.N.)

Ils débouchèrent dans la clairière. Et d'un coup d'œil, ils perçurent le drame.

Jack, près de l'automobile, ne bougeait plus. Penchés sur lui, deux hommes, deux jeunes gens aux carrures, aux faces de boxeurs, retournaient ses poches et fouillaient son portefeuille. Un troisième agresseur, un nègre, s'acharnait à coup de clef anglaise sur Margaret, dont la tête était en bouillie, mais qui, encore vivante, tendait les mains en avant en un geste de

défense et geignait doucement.

Joan, à ce spectacle, poussa un cri terrible et voulut fuir. Dick, lui, fit face aux assassins, qui, relevés d'un bond, l'assailaient à son tour. Il en étendit un d'un coup de poing ; mais que faire contre les couteaux ?

cadavres ! Les « tueurs » du Michigan songent !

Sur place, ils se partagèrent le butin de dollars, des bijoux. Puis, abandonnée par les deux couples (soixante-dix assassins partirent droit devant eux, page).

Cependant, quand la cloche de les élèves de la « High School » au bref fort de ne pas voir, d'une part Dick, Joan et Margaret.

Certes le directeur, certes la directrice, sans connaître les liens de camaraderie unissaient « les quatre » ; mais jamais leurs promenades matinales, ils n'étaient retard. Un jour, l'auto de Dick avait

Et voici un aspect de la foule furieuse qui assiegeait le Palais de justice et qui non contente de crier : « vêtements du dos des condamnés et les contusionna à coups de poing et coups de pied. Ici on distingue par les agents (I. N.)



Le juge d'instruction Albert Rapp, après que le tribunal a prononcé la plus terrible peine que les lois du Michigan autorisaient (réclusion perpétuelle), interroge les bandits en ce qui concerne d'autres crimes antérieurs accomplis dans des conditions semblables. (I. N.)

Jack étaient de vrais amours : ils avaient chacun une automobile ; ils parlaient d'acheter un avion de tourisme ; ils arrivaient toujours les bras chargés de fleurs, de disques, de bonbons. Enfin, ils n'hésitaient pas à se lever avec le soleil pour venir appeler, sous leurs fenêtres, les « sweet-tharts » (les chéries de leur cœur).

Ce fut Margaret qui entendit la première. Elle remonta d'un geste brusque la fenêtre à guillotine « Hello, boys ! Nous descendons ! » Et elle alla tirer par les pieds, avec de grands rires, son amie endormie encore.

En pyjama de plage, et les yeux gros encore de sommeil, elles prirent place dans les automobiles. Discrètement, on démarra.

Dans les environs d'Ypsilantie, il est un joli bois, que l'on appelle le « taillis passionné », ou encore « la forêt des caresses », parce que les amoureux, qui sont gens enclins à s'isoler, s'y retrouvent volontiers, pour des promenades sentimentales. Dick et Jack y conduisaient leurs amis ; ce n'était pas la première fois qu'elles prenaient ce chemin, sachant très bien que leurs jeunes collègues de « boîte » étaient incapables, parce que bien élevés et timides, d'abuser de la situation.

Vingt minutes après, tandis que Jack demeurait avec Margaret dans la voiture pour un entretien tendre, les deux autres

foncèrent par les halliers, laissant leur automobile rangée près de la première, sur le bas-côté d'une longue avenue d'arbres.

La matinée, je le répète, était claire et belle ; le soleil glissait à travers les ramures ses premiers rais de lumière ; les oiseaux s'éveillaient en gazouillant et pépiaient ; une douce fraîcheur semblait s'épandre sous le dôme vert des feuilles. Tout incitait à la tendresse confiante et à l'abandon...

Dick et Joan, assis côte à côte dans l'herbe, appuyés au tronc d'un hêtre énorme, conversaient de façon intime et banale, quand, soudain, un cri d'angoisse déchira l'air.

— Au secours ! Mon Dieu ! On me tue !

Joan se leva d'un bond. En un éclair, venait de se glisser en son cerveau le tragique souvenir de crimes mystérieux, dont les victimes avaient été des couples, ainsi isolés et sans défense par des sentiers déserts. En quelques mois, plusieurs amoureux étaient tombés sous les coups de la sinistre bande... Margaret et Jack, à présent, se débattaient-ils aux mains des « tueurs » ?

Dick n'était pas armé ; la jeune fille non plus. Mais il faut leur rendre cette justice sans hésiter : ils se précipitèrent au secours de leurs amis. Ils couraient, par les sentiers, se butant aux souches, se déchirant aux ronces. Et, de plus en plus faible, la clameur : « Mon Dieu ! Ayez pitié ! »





Le père et la mère de Fred Smith venant visiter leur fils à la prison de Jackson peu avant que le convict ne soit dirigé avec ses compagnons sur la maison d'arrêt de Marquette (Michigan) (I. N.)

La gorge tranchée, il s'abattait presque aussitôt auprès du cadavre de son ami.

Le nègre, pendant ce temps, avait rattrapé Joan, l'avait assommée d'un coup de son arme à la nuque ; puis, la traînant par les cheveux à travers les buissons, il ramena en riant sa victime, qu'il acheva en l'étranglant, un genou sur sa poitrine. Enfin, sous les yeux des autres, mourante, il la viola. En moins de dix minutes, quatre tueurs du Michigan vont vite en be-

partagèrent le butin : quelques dizaines de bijoux. Puis, abandonnant sur l'herbe les cadavres (soixante-dix ans à quatre) sur le droit devant eux, à travers la cam-

pe, quand la cloche de huit heures appela la High School au breakfast, on s'étonna de voir, d'une part Dick et Jack, de l'autre

leur, certes la directrice n'étaient pas les liens de camaraderie flirteuse qui les unissaient ; mais jamais encore, en dépit de leurs déclarations matinales, ils n'étaient arrivés ainsi en l'auto de Dick avait eu une panne ;

contente de crier : « A mort », arracha leurs vêtements. Ici on distingue Fred Smith protégé



Jack avait chargé les deux autres... cette absence, qui se prolongeait, était des plus surprenante...

A neuf heures, quand le professeur de physique monta en chaire, les « babies », comme on les appelait, n'étaient toujours pas là. Leurs amis s'inquiétaient... mais s'inquiétaient surtout de la peine disciplinaire qu'ils allaient encourir. « Pourvu qu'on ne les mette pas à la porte de l'Université ! » Tel était le vœu unanime.



Voici Fred Smith, rapidement extrait d'une voiture pour être amené au Palais de justice, tandis que la foule contenue encore par la police pousse des clameurs de mort. (I. N.)

Midi arriva. Pas de nouvelles ! Le directeur, la directrice, commencèrent leur enquête. Les disparus n'auraient-ils pas fui ? Ne se seraient-ils pas mariés secrètement ? Ne s'agirait-il pas d'un enlèvement par les gangsters ? Avant de prévenir les familles, on tenta, faisant comparaître les plus intimes camarades des quatre, de savoir quelle direction ils avaient pu prendre.

— Je crois, dit enfin une amie de Margaret, qu'ils devaient aller ce matin au « bois des Amoureux ».

Les autorités, alors, se regardèrent, hochant la tête. Un même soupçon venait de traverser leur esprit. Pourtant... quatre personnes, cela ne s'évanouit pas ainsi, sans laisser de traces ! S'il y avait eu crime, de quel crime monstrueux ne s'agissait-il pas ? Dans les « affaires » précédentes, on n'avait jamais eu que deux morts — une femme, un homme

— à déplorer ! Mrs. Hanksbee n'hésita pas. Elle téléphona à la police. L'attorney général de répondre, alors :

— Mrs. Hanksbee ? Mr. Duncan ? J'allais justement vous appeler à l'appareil. Quatre de vos élèves ont disparu, dites-vous ? On vient de les retrouver dans une clairière. Morts. Oui, morts. Criblés de coups de couteau. Un épouvantable assassinat. N'en dites rien à personne ; j'envoie Campbell vous prendre en automobile. Nous irons sur les lieux du crime. J'ai beaucoup de questions à vous poser.

La directrice, dès les premiers mots, avait appelé son collègue au téléphone. Il avait saisi le second écouteur.

Les élèves, alignés en rang d'oignon, là, dans le bureau, pour dire ce qu'ils savaient, virent pâlir, au même moment, les deux fonctionnaires. Pour que Mrs. Hanksbee, que Mr. Duncan, devinssent ainsi blancs comme linge, il fallait qu'ils eussent appris quelque nouvelle terrible.

D'une voix sans timbre, le directeur les congédia. — Retournez à vos cours, mes enfants ! Grâce à Dieu, la lumière va se faire sur le sort de vos camarades.

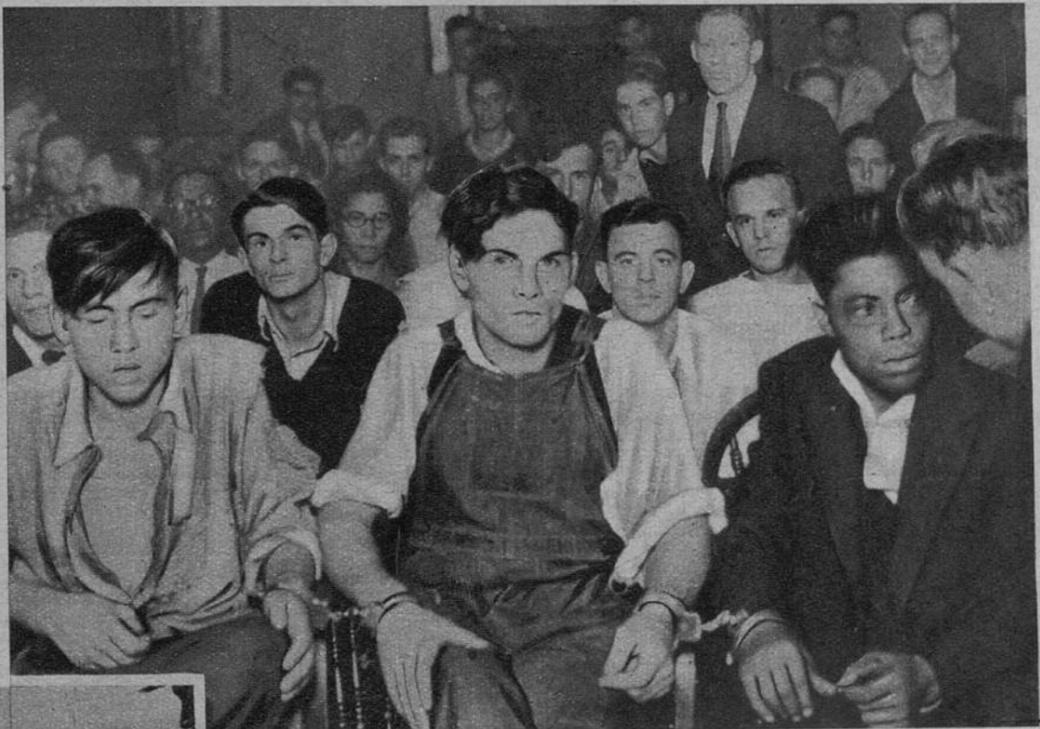
Il n'en dit pas davantage ; mais cinq minutes plus tard, les huit cents étudiants d'Ypsilante apprenaient que leurs amis étaient morts assassinés ; et l'esprit de vengeance bouillait en leurs âmes.

« Les assassins pouvaient être deux ; mais il est beaucoup plus logique d'affirmer qu'ils étaient trois. Tandis que deux groupaient leurs efforts sur les malheureux Dick et Jack, l'autre — le plus puissant vraisemblablement, au point de vue physique, — s'occupait de jeunes filles.

Il n'y a pas de ferme aux environs, dans un rayon de deux milles environ (3 200 mètres). Le paysan le plus proche (dans l'axe du vent), interrogé, affirme n'avoir rien entendu. Il a l'air franc. Mais ne pas oublier qu'en maintes circonstances, des victimes ont pu appeler au secours, pendant près d'une demi-heure, sans que nul, terrifié, n'osât intervenir !

Un crime commis dans des circonstances identiques, mais un peu plus loin, au bord de la rivière, a eu la même région pour théâtre, il y a deux ans.

Il y a lieu d'admettre la préméditation, en ce sens que les assassins se sont servis de couteaux, arme silencieuse. Arme de



Le jury délibère. Les tueurs, sans émotion apparente, attendent le verdict. Derrière eux, les élèves de la High School d'Ypsilante, appelés à témoigner, et qui durent, au prononcé de la sentence, être expulsés manu militari. (W. W.)

Cependant Mark Campbell, le meilleur détective de la ville, frère de ce Campbell qui avait arrêté, à Evarts, Asa Cuisik et dont nous avons parlé il y a quelques mois, se présenta avec ses hommes. Il emmena avec lui, dans une auto blindée de la police, Mrs. Hanksbee et Mr. Duncan vers le bois des Amoureux. En route, il les interrogea longuement sur les habitudes des victimes, leur degré d'intimité. Avaient-ils des rivaux jaloux ? Avait-on pu agir par vengeance ? Les poches retournées, l'argent disparu, ce pouvait être une mise en scène ?

Les vénérables directeurs de la « High School » dirent tout ce qu'ils savaient. Quand la voiture stoppa, à l'orée de la clairière fatale, ils étaient, l'un et l'autre, prêts à défaillir.

Le spectacle était horrible. A quelques mètres des deux voitures intactes, dont les vernis et les nickels luisaient au soleil joyeux, les quatre corps mutilés gisaient en désordre. On devinait, à la crispation de leurs traits, que les deux « boys » s'étaient défendus de toutes leurs forces, qu'ils avaient lutté jusqu'au bout, en courageux garçons qu'ils étaient et Américains de pure race. Les jeunes filles, elles, présentaient un aspect tout différent. Si Joan, avec sa figure calme, violacée seulement d'une ecchymose, semblait dormir, la malheureuse Margaret n'avait littéralement plus de visage ; par les multiples fractures du crâne, la matière cérébrale coulait dans ses cheveux noirs.

Mark Campbell, assis sur le marche-pied de la voiture de Dick, nota sur son calepin.

— J'abandonne mon idée première de la vengeance. Un crime crapuleux, commis dans des conditions de férocité inouïe par de véritables brutes déchaînées. Le premier couple a été assailli dans la voiture. Voyant s'avancer vers eux les assassins Margaret et Jack ont mis pied à terre et ont fait front. Jack porte les traces de cinquante et un coups de couteau. C'est dire que l'assassin s'est acharné sur lui, tandis que l'autre, avec un instrument contondant (marteau ou fer de pioche), brisait la tête de la malheureuse enfant. A leurs cris, Dick et Joan sont accourus, ont été abattus à leur tour. Dick semble avoir reçu six coups de couteau seulement. Joan — une vertèbre du cou rompue par un coup du même instrument qui a écrasé la face de son amie — a été étranglée. Les mains du criminel sont énormes : cela se voit très nettement. En outre, le thorax a été écrasé sous le poids d'un genou.

voyous, de « tueurs ». Dans l'hypothèse d'une vengeance, le browning eût parlé...

Comment s'expliquer, d'autre part, que les criminels, leur forfait accompli, n'aient point utilisé au moins l'une des deux automobiles pour fuir rapidement ? Tout le monde, aux États-Unis, sait conduire...

Il faut admettre que les agresseurs étaient assez mal habillés, ou avaient l'air assez suspect, pour que leur présence dans une voiture de luxe pût surprendre. Constatation annexe : dans le réservoir de la première voiture (Dick), trente-cinq litres d'essence ; dans celui de la seconde, quarante-deux. Les bandits auraient pu faire aisément deux cents kilomètres. Ont-ils craint d'être arrêtés en passant la frontière du Michigan ? Ou sont-ils du pays ?

L'enquête, de toute façon, se resserre. Autour de trois hommes, jeunes, mal habillés, l'un d'eux plus solide et plus âgé que les deux autres, errant vraisemblablement sur la grand'route, et dont deux ont des semelles de crêpe à dessous caractéristiques. Non point « chaussures de tennis », mais « rayures de travail ». Qui sont ces trois hommes, ou quatre à la rigueur ? Où sont-ils ? Profitent-ils, à l'ombre d'un bois, quelques kilomètres plus loin, des dernières heures de leur liberté ? Ne marchent-ils que la nuit ?

L'heure du crime est indiquée de façon précise par la montre de Jack, trouvée écrasée sur les lieux du crime. Six heures douze. Les bandits la lui avaient retirée du poignet ; puis, la voyant abîmée, l'ont rejetée avec dédain...

Il ne semble pas, d'autre part, que le crime ait rapporté beaucoup à ses auteurs. Les jeunes gens étaient riches, mais ne devaient pas avoir grand'chose sur eux, étant donné leur tenue. Les jeunes filles avaient laissé leur bijoux à la pension (déposition de Mrs. Hanksbee) et leurs sacs à main ont été retrouvés, intacts, l'un dans l'auto, l'autre au pied de l'arbre où Joan s'était assise pour flirter avec Dick.

Cependant, au doigt de Margaret, il y avait une bague de platine ornée d'un gros diamant. Le doigt a été tranché net d'un coup de couteau ou de rasoir ; l'anneau a disparu. Pour couper ce doigt (le médius), les assassins ont appuyé la main de la malheureuse enfant sur une grosse pierre.

Constatation du médecin légiste : Joan, après sa mort — survenue, on le sait, par asphyxie — a été audacieusement violée. De là le désordre de ses vêtements. Un agent a retrouvé le pyjama dans un taillis, à vingt mètres, roulé en boule. L'assassin —

doublé d'un satyre — l'a donc tancé derrière lui, au hasard. Il est permis de présumer que l'auteur du viol n'est autre que l'étrangleur, le plus « costaud », je le répète, des acolytes, et vraisemblablement le chef de la bande.

A l'appui de cette thèse :
1° Tandis que les autres ont frappé à tort et à travers et doivent être couverts de sang, celui-ci, criminel endurci, use d'une matraque en plomb, d'une clef anglaise ou d'une manivelle de eric. Ayant fait taire sa victime d'un seul coup bien appliqué (cas de Joan), il l'étrangle : souci du silence, sang-froid, habitude.

2° Ce point important, que de grosses mains ont laissé ces profondes traces bleues et noires sur le cou de la malheureuse Joan, prouve et la force physique et la grande taille du sinistre individu. S'il a martelé la tête de Margaret avec tant de fureur, c'est parce qu'elle criait, demandant grâce ou appelant au secours.

3° Enfin le fait, sous les yeux des autres (que seul le butin intéressait sans doute), d'avoir violé cette pauvre Margaret sitôt après sa mort indique un raffinement dans le crime, un instinct monstrueux, qui sont les caractéristiques d'un individu profondément taré d'une part, et, d'autre part, d'un chef, d'un « caïd », d'un homme qui tient à montrer qu'il n'est pas de ceux que le sang fait reculer... Orgueil de bandit : ce garçon est le plus terrible élément de la bande.

CONCLUSION : On doit trouver, dans un rayon de dix kilomètres, dans la campagne ou la forêt, trois hommes (ou quatre) couverts de sang ou porteurs d'effets humides encore. Ce sont les assassins. Vraisemblablement, pas de revolvers ; des couteaux.

Dans Ypsilante ? Non. Les tueurs n'auraient pas osé regagner la cité. (Ce sont pourtant des citadins, non des paysans, sans doute, des habitués des bouges de la ville basse.) Ils ont dû se cacher dans les bois, vraisemblablement s'endormir. En attendant la nuit.

Les ténèbres venues, deux hypothèses : ou ils essaieront de rentrer à Ypsilante, ou ils s'efforceront de gagner, par la route, un autre État.

Mesures à prendre (dans l'ordre d'urgence) :

1° Convoquer toutes les forces de police et les citoyens de bonne volonté. Faire opérer une battue monstre.

2° Faire renforcer (téléphoniquement) le service de garde et de protection douanière, à la limite du Michigan.

3° Procéder à une enquête dans le quartier nègre d'Ypsilante, pour savoir si nulle « disparition » suspecte n'est signalée. Mark Campbell tira un trait au-dessous de ces déductions. Il était onze heures. Les assassins avaient cinq heures d'avance. « All right » !

Quel dommage, dit-il encore, en regardant les quatre misérables dépouilles. Quel dommage que la peine de mort ait été abolie dans le Michigan ! Nous aurions eu une belle séance de chaise électrique !

Car, d'ores et déjà, Mark savait qu'il allait réussir...

Madame Smith, un monsieur vous demande.

C'était, dans un faubourg populeux d'Ypsilante, une maison de briques, dont la fumée d'une usine voisine avait rapidement sali la façade rouge. Par un perron de quelques marches, on accédait à un vestibule. Un escalier aérien, de là, grimpa jusqu'au huitième étage. Les locataires — de pauvres gens à trois dollars par semaine — étaient deux cent soixante-dix. Là habitait, avec son fils Fred, M^{me} Smith.

M^{me} Smith était femme de ménage. Elle avait un physique ingrat de pélican, avec une bouche amère et mince, plusieurs mentons, un nez crochu. Elle tirait ses cheveux en arrière, à l'instar des beautés du cinéma ; mais cela ne suffisait pas à rendre sympathique son visage sans grâce et sans jeunesse.

Veuve de bonne heure, elle avait travaillé pour faire vivre son fils unique. Mais, comme il arrive souvent, le jeune homme — il avait vingt ans — à mesure qu'il grandissait, échappait davantage à l'autorité maternelle. C'était un petit voyou, un beau petit voyou, qui exerçait quelques ravages dans les cœurs féminins à l'usine où il travaillait de temps en temps, et qui battait ses maîtresses et sa mère pour leur soutirer quelque argent.

La machine de pointage des établissements Blackfriars and Co, justement, indiquait — témoin irréfutable — que Fred Smith et son ami Frank Oliver n'avaient pas pris place, ce matin-là, devant leur établi. Mark Campbell, justement intrigué, voulait avoir une minute d'entretien avec M^{me} Smith au sujet de son gosse.

Une grosse femme, traînant ses savates, en peignoir de pilou à fleurs vives, descendit l'escalier.

— Me voilà, c'est moi M^{me} Smith, qui me demande ?

— Madame, fit Mark, je suis le médecin de la Blackfriars. Je viens constater, au nom de la compagnie, si votre fils est réellement malade. On commence à en avoir assez de ses absences, je vous le dis entre nous !

— C'est que... monsieur... Fred n'est pas là.

— Comment ? Il n'est pas couché ?

— Mais non... Je vais vous dire. Avec son ami Frank Oliver, et un autre que je ne connais pas, un nègre, ils sont partis, depuis hier. Ils en ont assez de la Black-

friars, voyez-vous... Mon fils m'a dit qu'il pouvait trouver du travail ailleurs, et mieux payé, en allant de ville en ville. Il l'a déjà fait plusieurs fois : il est toujours rentré avec de l'argent. Alors, moi... que voulez-vous ? je ne puis pas le retenir !

— Fort bien, madame... En somme, notre maison ne peut plus compter sur lui, pas plus que sur son compagnon ?

— Du moins jusqu'à son retour.



La mère de Fred Smith, qui renseigne Mark Campbell et facilita ainsi l'arrestation des bandits. (I. N.)

— Évidemment... Et le nègre, travaillait-il aussi à la Black ?

— Je ne crois pas, non... Entre nous, il fait le bootlegger. Il n'a pas de métier bien défini...

— Oui, oui, fit Mark Campbell, l'air soudain renseigné. Je vois qui c'est ! Un garçon solide, hein, avec de larges épaules, et l'air méchant ?

— Cela même ! Il me fait peur. Je n'ai jamais accepté qu'il vint ici. Il attendait mon fils dans la rue.

— Merci, madame Smith. Au revoir !

— Au revoir, monsieur !

La pauvre femme regimba ses escaliers jusqu'au septième. Sans se douter une seconde que, par elle, Mark Campbell savait maintenant les auteurs, non seulement du quadruple assassinat du « sentier des Amoureux », mais encore, mais aussi, de forfaits antérieurs, restés impunis. En marchant, le détective secouait la tête ; de sa nature, il était foncièrement bon et monologuait :

— Je tiens mes lascar. Deux blancs, un nègre... On aura vite fait de les repérer. Mais la malheureuse M^{me} Smith, quand elle saura...

La poursuite dura tout l'après-midi. Les assassins demeuraient introuvables. La nuit interrompit les recherches. Mark, à présent, suivant sa propre expression, « ne s'en faisait pas une miette ». Il avait le signalement détaillé des meurtriers ; leurs domiciles respectifs, à Ypsilante, étaient cernés par la police... Les mailles du filet d'heure en heure se resserraient.

Cependant, dans la ville, grondait une véritable émeute. Les journaux s'étaient emparés de l'affreuse tragédie. Des éditions spéciales roulaient sans arrêt. On publiait des photographies : les victimes. Souriantes, d'abord, et enlacées. Puis en leur pose d'agonie, dans la clairière. Les huit cents étudiants de la « High School », transportés de fureur vengeresse, parlaient de « loi de lynché » et couraient par les rues en quête des mystérieux meurtriers.

Toute la population, soulevée d'horreur, emboîtait le pas. Par milliers, des volontaires se présentaient à la police. La nuit ne vint point calmer ces ardeurs ; l'on put craindre les pires troubles, si la police n'en finissait pas au plus vite avec le trio des précoces « gangsters ».

À l'aube du lendemain, un bruit, tout à coup, parcourut la cité. « Ils sont pris ! » Quel soulagement ! Mais aussitôt quel renouveau de colère ! La populace voulait faire justice elle-même. Trente mille personnes, délaissant les ateliers et les bureaux, se postèrent sur la route...

La nouvelle était vraie. Un policier, en pleine nuit, sur un sentier, avait entendu marcher. Naturellement — il était seul — il n'avait pas bougé, s'était « planqué ». Les assassins étaient passés tout auprès de lui ; il n'avait eu qu'à les suivre. Au pied d'un arbre (ceci se passait à vingt kilomètres environ du lieu du crime), le trio, harassé, s'était arrêté pour camper.

Au lever du jour, cinquante hommes les entouraient, Mark Campbell en tête. Et ils levèrent les mains.

Restait à les ramener à Ypsilante. Le

plus difficile ! Car déjà, en auto, en moto, en camion déferlait la foule furieuse.

Mark sentit le danger. Il exhorta les étudiants qui avaient coopéré aux recherches, il les invita au nom de la loi à se tenir tranquilles, à protéger au besoin les prisonniers. Puis il procéda à un premier interrogatoire, dans une grange de ferme.

Le noir, David Blackstone, avoua tout de suite. Comment eût-il pu faire autrement ? Un poignard mal essuyé dans sa poche ; les papiers d'identité de Dick. Et même — ironie terrible — une poésie que Dick venait d'offrir à sa bien-aimée, quand l'appel désespéré de Margaret avait retenti, et qui était intitulée : A Joan.

Voilà ce à quoi le malheureux étudiant de l'« High School » employait ses heures d'insomnie, à écrire des vers ! Et on les retrouvait, parmi les dollars froissés, le briquet, le porte-cigarettes et le couteau sanglant, dans la poche du tueur !

David Blackstone, avec cranerie, revendiqua son titre de « chef de bande ». De fait, avec ses grosses lèvres, ses cheveux plantés bas, son regard d'acier, il semble, de tous, le plus impitoyable. On comprend les inquiétudes de M^{me} Smith ! Sans difficulté, il avoua, par surcroît, le viol de Margaret agonisante.

Fred Smith et Frank Oliver, d'eux-mêmes, firent à leur tour leur confession. Ils ne voulurent pas avouer leur participation à d'autres crimes ; mais en ce qui concernait la tragédie du « sentier des Amoureux », ils se montrèrent prolifiques.

Fred Smith apparaissait, des trois, encore le plus intelligent. Cheveux bouclés, profil régulier et agréable. Il portait encore son costume de travail : combinaison bleu marine, d'une seule pièce, retenue par des bretelles.

Quant à Frank Oliver, imaginez-vous la plus sombre face de brute que l'on puisse concevoir : bêtise et cruauté se mêlant. Le devant de sa chemise à col rabattu était encore criblé de taches rouges.

(Suite page 14.) JOHN PEARSON.



Jeanne HUMBERT
L'AUTEUR DE
LE POURRISSOIR
EN PLEINE VIE

(Roman précurseur)

CULTURE INTÉGRALE DE SOI
DOCTRINE NATURISTE,
NUDISTE, EUGÉNIQUE, etc.

1 volume luxueusement illustré
Prix : 15 fr. Franco : 16 fr. 50

En vente chez l'auteur :
27, rue de la Duée, Paris (XX^e). Envoi contre
remboursement.

C'est un chef-d'œuvre vécu et passionnant

Horoscopes d'essai gratuits
AUX LECTEURS DE CE JOURNAL

Le professeur ROXROY, l'astrologue bien connu, a décidé, une fois de plus, de favoriser les habitants de ce pays en leur faisant parvenir des Horoscopes d'essai gratuits.

La réputation du professeur Roxroy est si répandue qu'une introduction de notre part est à peine nécessaire. Son pouvoir de lire la vie humaine à n'importe quelle distance est tout simplement merveilleux.

Même les astrologues les plus réputés le reconnaissent comme leur maître et suivent ses traces.

Il vous dira ce dont vous êtes capable et comment atteindre le succès. Il vous décrira les périodes favorables et défavorables de votre vie. La justesse de ses vues concernant les événements passés, présents et futurs, vous surprendra et vous aidera.

M. Paul Stahmann, astrologue danois, très expérimenté, écrit ceci :

« L'horoscope que vous avez bien voulu m'adresser est tout à fait conforme à la vérité et m'a satisfait sous tous les rapports. C'est un travail très consciencieux et clair. Comme je suis moi-même astrologue, j'ai examiné les calculs astrologiques et indications données, j'ai trouvé que ce travail était d'une grande perfection, jusqu'en ses plus petits détails basés sur les principes les plus nouveaux. »

Si vous désirez profiter de cette offre spéciale et obtenir une revue de votre vie, écrivez vous-même simplement vos nom et adresse, le quantième, mois, année et lieu de votre naissance (le tout distinctement). Indiquez si vous êtes monsieur, dame ou demoiselle, et mentionnez le nom de ce journal. Il n'est nul besoin d'argent, mais si vous voulez, vous pouvez joindre 5 francs pour frais de poste et travaux d'écriture.

Adressez votre lettre, affranchie à 1 fr. 50, à ROXROY (Dept. 2465 B), Emmastraat 42, La Haye (Hollande).



5.000 PHONOS
GRATIS

à distribuer aux lecteurs ayant trouvé la solution et se conformant à nos conditions. Remplacer les tirets par des lettres, de façon à obtenir 4 prénoms, et en prenant la 3^e lettre de chaque prénom, vous obtiendrez le nom d'un maréchal. Lequel ? Adressez directement votre réponse à PHONOS ANGELUS, 22, rue des Quatre-Frères-Peignot, Paris (15^e). Joindre une enveloppe timbrée à 0.50 portant votre adresse.

LES DOCUMENTS DU SIÈCLE

Collection d'aventures vécues

9 fr.

J'espionne

La vraie histoire d'une femme agent du service secret

Les Rois du Crime

De Bonnot à Al. Capone

L'Amour Soviétique

Amour cent pour cent

Les Hors-la-Loi

Grandeurs et servitudes de l'espionnage

La Galerie des Monstres

ŒUVRES DE : JACQUES MORTANÉ, CONSTANTIN WEYER, RENÉ JOLIVET, ANDRÉ LAMANDÉ, PIERRE MAC ORLAN et BLAISE CENDRARS.

NOUVELLE
LIBRAIRIE
FRANÇAISE

Rue Dupuytren, 9

CONCOURS MARS-AVRIL 1932

Secrétaire près les Commissariats de
POLICE à PARIS

Pas de diplôme exigé. Age : 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 4, rue Férou, Paris-6^e.

T.S.F. Gagner de l'argent

en demandant notre nouveau catalogue général adressé franco et sur lequel vous trouverez les prix les plus sensationnels pour les postes secteur et toutes pièces détachées de n'importe quelle marque.

RADIO-GLOBE : 9, Boul. Magenta, 9^e PARIS

SANS RIEN VERSER D'AVANCE

vous pouvez avoir pour 12 versements mensuels de 45 frs

notre Montre-Bracelet OR pour Homme

Mouvement CO-RE QUALITÉ PARFAITE GARANTIE 5 ANS SUR FACTURE

Catalogue Général N° 72 sur demande

COMPTOIR REAUMUR 78, Rue Réaumur, PARIS

LA GAJETTE C'EST LA SANTÉ ET LA SANTÉ C'EST TOUT

POUR RIRE ET FAIRE RIRE, A LA NOCE, PARTOUT

Le RECORD DU RIRE

Demandez le SUPERBE ALBUM ILLUSTRÉ 200 pages. 1200 gravures comiques. UNIQUE AU MONDE : Farces et Attrapes nouvelles. Surprises sensationnelles, Clansons et Monologues, CURIOSITÉS COMIQUES PAR MILLIERS. Appareils de prestidivination bon marché. Objets trouqués hilarants. Danse, Hypnotisme, Magie, Pour réussir, etc... Envoi contre 2 francs (timb. 1 anc. ou mand.). Étab. Paul GOBIN, 9 boul. St-Martin, PARIS (3^e)

UN SYSTÈME DE SIGNALISATION TRÈS PRATIQUE POUR LA TRAVERSE DES VILLES

Voulez-vous visiter les principaux monuments ?

Voulez-vous prendre la direction de X..., Y..., Z... ?

En face de chacune de ces questions, est la réponse, sous cette forme :

Suivez les réverbères noirs.

Suivez les réverbères rouges.

Suivez les réverbères bleus.

Car — et voici ce qui atteste la simplicité et l'efficacité du système — on a, suivant des trajets étudiés et faciles, peint de couleurs très visibles, éclairées la nuit, et à mi-hauteur, les pylones des appareils d'éclairage.

Quand vous savez que suivre les réverbères rouges, par exemple, vous mènera en toute sûreté, et sans ennui, à la sortie de la ville, vous n'hésitez pas à adopter ce chemin !

Certes, chez nous, les hôteliers locaux ne manqueraient point de pousser de hauts



Dans la ville de Gloucester (Angleterre), une édilité ingénieuse, pour pouvoir réduire le nombre des agents de police affectés aux besoins de la circulation, a imaginé un système de signalisation qui a le mérite d'être très clair et de ne coûter pour ainsi dire rien.

Les artères principales de cette cité industrielle étaient presque constamment embouteillées, en raison d'un trafic extrêmement actif, et réparti sur certaines heures seulement.

On a souhaité qu'en ce qui concernait les automobilistes de passage et les usagers du tourisme, il fût possible de traverser la ville sans emprunter les grandes voies. Mais comment guider, à leur arrivée à Gloucester, ceux qui jamais n'y étaient venus, sans avoir recours à un service de renseignements et de police considérable ?

La solution a été trouvée de la façon la plus élégante et la plus pratique qu'il soit. En arrivant aux faubourgs, les automobilistes s'arrêtent devant une énorme pancarte, qui leur pose tour à tour les questions suivantes :

Voulez-vous gagner le centre de la ville ?
Voulez-vous simplement et rapidement traverser la ville ?

cris. Mais l'intérêt de quelques-uns prime-t-il l'intérêt général. Le conseil municipal de Gloucester a pensé que non.

Le syndicat d'initiative local (qu'il faut lui aussi féliciter en l'occurrence) a d'ailleurs pallié l'inconvénient ci-dessus exposé, en faisant adopter, entre autres, l'itinéraire « touristique », qui permet de jeter un coup d'œil sur les beautés et les curiosités de la ville sans porter atteinte, en quoi que ce soit, à son commerce, représenté par le torrent de camions et de voitures qui déferle dans les larges voies du quartier industriel et commerçant.

L'exemple de Gloucester, surtout en ce qui concerne des villes de moyenne importance, qui n'ont pas les moyens d'établir, dans la traversée même du centre, des plaques indicatrices, est donc tout à fait intéressant et facile à suivre.

Inutile de dire qu'aux deux issues principales seulement de la cité anglaise (une de chaque côté) figurent les tableaux synoptiques dont nous avons parlé, comparables, à peu de chose près, à ceux que les compagnies de chemin de fer, chez nous, placent dans les halls de gare et sur les quais de départ.

LE POURRISSOIR (Suite de la page 4.)

quatre heures du matin sur les dalles de la petite chapelle, les mortifications, tout ce qu'il y a de pénible dans cette vie de demi-claustrophobie ayant contribué à accélérer le progrès du mal.

Très pâle, sœur Saint-Joseph avait de grands yeux bleus, très doux, mais toujours tristes, dans un visage d'un ovale parfait. Elle se différenciait de la majorité des autres surveillantes par son esprit qui s'efforçait d'être à la fois juste et compatissant quoique ferme. Sérieuse, sans inutile sévérité, et surtout méchanceté systématique et vexatoire, elle était respectée même par les détenues les plus intensément vulgaires.

Avec elle, pas de discussions oiseuses. Jamais elle n'aurait gardé les lettres sur son bureau « jusqu'au soir », comme le faisait sœur Madeleine, vieille nonne à l'âme tortionnaire qui renouvelait avec notre correspondance le supplice de Tantale. Dès qu'on apportait le courrier à sœur Saint-Joseph, elle le distribuait, tant elle comprenait l'angoisse qui nous étreignait toutes à ce moment.

Après l'appel des noms privilégiés, elle ne voyait pas sans en être touchée, blémir de tristesse, les visages de celles qui ne recevaient rien. Elle savait que le meilleur moyen de calmer ces malheureuses enfermées était de les mettre immédiatement en possession de leurs lettres. Elle se rendait bien compte que les nouvelles de ceux que l'on chérit sont le baume enivrant qui calme les souffrances parce qu'elles entretiennent l'espoir, « suprême déesse », a dit le poète latin.

Quelquefois, hélas, les nouvelles sont mauvaises ! J'ai vu une mère apprendre la mort de sa fillette qu'elle avait confiée à des parents, dans un village lointain. Aux douloureux sanglots de cette pauvre femme, tout l'atelier s'émut et les yeux de toutes ces angossées se remplirent de larmes lorsqu'on sut que cette pauvre maman ne pourrait pas assister aux funérailles de son enfant parce que la cérémonie devait avoir lieu hors de Paris et que le procureur de la République, à qui la loi confère tous les droits, s'opposait à sa sortie !

Pendant plusieurs jours, nous vécûmes dans cette désolation, nous ingéniant, toutes, à consoler cette misérable mère abîmée de chagrin. Une autre fois, ce fut la mort de leur frère que deux sœurs arrêtées ensemble au Palais de la Nouveauté pour le vol d'un manteau apprirent par une lettre toute simple mais déchirante de leur père.

Chaque mauvaise nouvelle à une répercussion très grave sur le moral des prisonnières ; elle les rend plus nerveuses, plus chagrines et surtout plus préoccupées de leurs souffrances. Elles envisagent avec plus d'acuité l'étendue de leur ruine, deviennent irritables et méchantes. Beaucoup se rebellent alors contre les rigueurs du régime, contre les injustices journalières qu'elles acceptent facilement en temps normal. De nombreuses punitions sont la conséquence inéluctable de ces crises de dépression collective.

Aussi, quand une femme meurt à l'infirmerie, l'administration tient sa mort secrète ; elle sait trop l'effet que ce dénouement macabre produit sur les détenues. Malgré cette précaution, l'événement transpire toujours et provoque une véritable panique dans tous les quartiers de la prison.

L'atelier 4 contenait surtout un très grand nombre de voleuses ; toutes les spécialistes de ce métier, je crois, y étaient représentées, depuis la pauvre qui vole un pain, jusqu'à la « femme chic » qui dérobe un collier de perles ; venaient ensuite des pourvoyeuses de coco, de morphine et d'autres stupéfiants ; puis des sages-femmes soupçonnées ou accusées d'avortement, quelques teuses et, enfin, des vagabondes, reléguées au fond de la pièce sur un banc qu'on appelle le « banc des pouilleuses ».

Un matin descendirent à notre atelier, après quarante jours d'infirmerie, deux morphinomanes compromises dans la même affaire. L'une d'elles, Mimi B..., grande brune, robuste, avait l'air garçonnier mais sympathique, paraissant âgée d'environ trente-cinq ans. L'autre, un peu plus âgée certainement, longue et d'une minceur squelettique, était rousse. Son visage, plus étrange que beau, était assez attachant.

Ces deux femmes, après la cure de désintoxication, étaient atteintes d'une boulimie que rien ne pouvait satisfaire. Quoi qu'elles eussent mangé, elles restaient irrassasiées. On les plaça près de moi. J'en fus très vite heureuse, car c'étaient « deux numéros » peu ordinaires.

Pendant la guerre, la grande rousse avait été célèbre sous le nom de la Grande Jeanne, dans certains milieux de Paris où l'on faisait la haute noce. Parlant bien et très bavarde, elle m'a longuement raconté de troublantes histoires sur les comportements de nombreux notables revenus de Bordeaux, et m'a renseignée sur la manière dont ils « faisaient la guerre » pendant les années terribles. Dame ! on ne s'en faisait pas » dans les salons hospitaliers de la Grande Jeanne, qui ont vu défilé, pendant les saturnales qu'elle organisait artistiquement, tout ce qui restait à Paris d'hommes d'Etat et de jolies filles ! Elle était au mieux avec les journalistes qui tenaient la France en haleine, parmi lesquels un certain M. A... qui a eu une sinistre fin, et que j'avais connu, avant la guerre, dans un milieu moins reluisant.

Elle me narrait, sur le compte de tous ces officiels et de tous ces demi-officiels, de piquantes anecdotes. Si l'on avait assez de la guerre sur le front, ceux de l'arrière « tenaient bon » et pouvaient proclamer dans toutes les feuilles qu'ils subventionnaient le cri trois fois célèbre : « jusqu'au bout ! jusqu'au dernier homme ! jusqu'au dernier centime ! » L'argent pleuvait, le champagne pétillait, les femmes étaient jolies et perverses. Il devait y avoir du sadisme dans la jouissance de ces privilégiés qui savaient quelle vie d'épouvante menaient d'autres hommes, à quelques centaines de kilomètres, raidis par le gel, sous la pluie et le vent, dans la fange et la vermine des tranchées et partout sous la menace ininterrompue de la mort ! Ils devaient comparer, avec un satanique sentiment de sécurité, leurs soirées de débauche et de voluptueuses griseries, aux hallucinantes nuits traversées d'appels déchirants, de gémissements terrifiants, de grondements de tonnerre et d'explosions qui retournaient les tranchées en ensevelissant tous les êtres vivants et en déterrants les cadavres en putréfaction !

Ils ne se gênaient d'ailleurs nullement pour exprimer leur opinion sur les mobilisés, dont le seul mérite à leurs yeux était de se faire tuer pour assurer leur quiétude.

Cette femme, en me racontant sans fard ces orgies qu'elle avait présidées, ne pouvait évidemment pas savoir quel levain de haine elle faisait germer, mûrir et fermenter dans mon cœur. Elle était heureuse de trouver quelqu'un qui voulait bien s'intéresser aux souvenirs qu'elle aimait de rappeler. Cela seul lui importait. Soutenue et protégée par un amant riche, toujours épris, elle attendait philosophiquement la fin des huit mois de prison qu'on lui avait octroyés malgré ses puissantes relations, et elle ne souffrait pas trop du régime pénitentiaire que son aisance pouvait adoucir.

Avec Mimi B..., la conversation changeait. Artiste dramatique, elle s'était adonnée à la morphine pendant de longues années, sans être parvenue à se guérir, disait-elle, mais l'avait-elle vraiment cherchée cette guérison ? Intelligente, elle s'était affinée à la fréquentation de gens d'esprit et instruite à la lecture de livres bien choisis. Nous aimions parler littérature ; comme moi, elle adorait les poètes, et nous nous réitions souvent les vers que nous aimions. Je lui prêtai des ouvrages qu'en cachette, me passait la bibliothécaire : c'étaient des livres que cette « fonctionnaire » ne donnait pas volontiers aux autres détenues, sachant que les livres qu'elle leur confiait le samedi pour être lus le dimanche lui reviendraient en piteux état, pages déchirées, couverts de crasse et souillés d'inscriptions pornographiques.

Les réparties de Mimi B..., à la sœur Madeleine qui l'épiait sans cesse, faisaient la joie de l'atelier. Mais aussi, que de punitions elle additionna ! Un jour qu'elle écrivait un « bif'ton » destiné à l'une de ses nombreuses adoratrices — elle en avait dans tous les coins — sœur Madeleine lui cria de sa voix aigrette :

— Apportez-moi ce papier tout de suite, B..., et je vais vous mettre au rapport ; vous êtes toujours en train d'écrire des billets !

— Oh ! vous pouvez y aller pour le rapport, ma sœur, une fois d'avantage, c'est pas la mer à boire ! Quant à vous donner mon papier, vous avez des visions ! Vous n'y comprendriez rien, hélas !

Et en répondant cela, sa mimique qui exprimait le sous-entendu était comique.

Les rires qui déchaînaient ses boutades et ses attitudes la faisaient bien plus sûrement punir que ses propres irrévérences. Elle avait du cran et défendait ses amies ; elle se battit même un jour en plein atelier avec une récidiviste du vol réputée pour avoir un très mauvais caractère : une rivalité d'amour les avait dressées l'une contre l'autre, sauvagement.

On dut appeler les gardiens, et les deux adversaires furent traînées au cachot « de pied ferme ». Le lendemain, elles comparurent dans le bureau directorial qui servait de prétoire, devant le tribunal fonctionnant tous les matins à dix heures, et qui se compose du directeur qui joue le rôle de président, de la supérieure, de la sœur assistante et du brigadier chargé de maintenir l'accusée au garde-à-vous. Les peines que peut infliger ce tribunal varient d'une amende plus ou moins forte, à quelques jours de cellule ou de cachot, qui, en certains cas, peuvent être portés parfois jusqu'à trente et même soixante, ce qui est très préjudiciable à la santé.

Cette fois-là, ce fut une peine de cachot pour un assez long temps, autant qu'il m'en souviendra, qui échut aux rivales.

Combien de fois ai-je reproché à Mimi B... de se mettre dans l'humiliante posture de comparaître devant ce tribunal supplémentaire où elle récoltait des punitions qui aggravaient le régime déjà si pénible de la prison. Elle convenait que j'avais raison, mais, incapable de se contenir, à la première occasion elle « remettait ça ». Alors, la voyant conduire au cachot, je regrettais profondément qu'il lui fût impossible de rester droite, fière et digne devant tout le personnel administratif de la prison.

(A suivre.)

J. H.

LIRE BIENTOT
DANS
POLICE - MAGAZINE
LA PÈGRE
MARSEILLAISE
PAR
RENÉ MÉTÉNIER
ancien chef
de Sûreté



Une partie des fausses griffes qui ont été saisies et qui étaient au nom de grandes maisons de couture parisiennes. (W. W.)

Les Pilleurs de Modes

Des pilleurs de modes viennent d'être surpris dans leur trafic coupable et la justice instruit en ce moment cette affaire. Nous sommes heureux de publier à ce sujet une enquête d'une actualité brûlante, que vient de faire un de nos collaborateurs et qui apporte des renseignements inédits sur cette question.

Volé au régiment n'est pas voler. Un voleur sous les drapeaux n'est pas un voleur, mais un chapeleur. C'est admis depuis que les armées existent, et ce n'est donc pas d'hier.

Volé dans certains garages n'est point davantage voler, c'est se débrouiller, connaître le client et la manière de s'en servir.

Nous avons déjà parlé d'ailleurs de ces débrouillards-là. En art, les plagiaires ont toujours obtenu gain de cause quand les plagés les entraînaient devant les tribunaux.

Et comme la mode est un art, ne volent pas les couturiers sans scrupules ou les modistes sans autre imagination que celle du voisin, quand ils copient les plus récents modèles des plus grandes maisons de la place Vendôme, de la rue de la Paix, de l'avenue de l'Opéra, de la rue Royale ou de l'avenue des Champs-Élysées.

Simple aveu !

Un couturier marron n'avouait-il pas récemment à un nouvel acheteur étranger : — Nous sommes navrés, mais nous ne pouvons encore vous montrer les modèles de la prochaine saison. Nos concurrents sont cette année d'une méfiance stupide et nos représentants sont encore rentrés bredouilles hier soir.

Ce simple aveu s'explique de ce fait que l'acheteur est le principal complice du couturier-copiste, leur trafic se faisant sur le dos du client de la maison française copiée et de la firme étrangère qui se charge de procurer les nouveautés des grands faiseurs parisiens à ses riches et élégants compatriotes.

Les faiseurs parisiens, ai-je dit ?... Que les grands couturiers de la capitale me pardonnent de leur avoir donné un titre convenant beaucoup plus à ceux qui les volent qu'à eux-mêmes. En réalité, les pauvres, ils sont plutôt « faits » que faiseurs.

Tous complices !

Certes, vous pensez que ce trafic odieux a lieu en cachette et que le personnel des maisons de copie ignore tout de la basse besogne à laquelle il est employé ?

Erreur. Tout le monde est au courant dans ces salons et ateliers de copistes.

Pourrait-il en être autrement quand une fois ou deux par semaine on simule

une descente de police pour s'assurer que les placards secrets, les planchers à double fond et les murs à combinaison fonctionnent bien ?

L'alerte est donnée et chacun court à son poste.

Et le changement a lieu aussi vite qu'au Châtelet, tandis que patrons et premières prennent un visaged'innocent étonnement et que les petites mains rient sous cape... étant admis que des mains peuvent rire.

Ah ! l'organisation est parfaite, et ce n'est pas parce qu'une porte truquée subira un enrayage que la police découvrira le pot-aux-roses. Tout est prévu, même que la mécanique se mette brusquement du côté du droit et de la police.

Le danger pour le filou vient tout simplement de ce qu'il doit mettre chez lui, comme je viens de le dire, tout le monde au courant de sa peu recommandable besogne.

Alors qu'un employé congédié ait la langue trop longue, et tout se découvre. Les policiers savent où diriger leur pas et que, par exemple, en appliquant la lame d'un couteau sur deux têtes de vis, on peut faire glisser une cloison derrière laquelle de fausses robes de chez Paquin, Drécoll ou Tartempion sœurs attendent leur expédition en Amérique du Sud.

Aussi les couturiers-copistes entretiennent-ils toujours d'excellentes relations avec leur personnel quel que soit l'échelon sur lequel se trouve l'employé.

Trahisons !

A ce compte-là, direz-vous, lesdits employés doivent entonner assez souvent la partition des maîtres-chanteurs et demander de perpétuelles augmentations.

Non, car d'abord ils sont tous royalement payés. Leurs salaires sont généralement plus élevés d'un bon tiers que ceux de leurs camarades attachés à des maisons honnêtes.

Ensuite, ils savent qu'une dénonciation qui suivrait le refus d'une demande d'augmentation injustifiée mettrait le reste du personnel du côté du patron et que nul employeur, même dans les maisons honnêtes, n'accepterait de prendre celui ou celle qui aurait agi de la sorte.

Certes, le cas s'est présenté d'une première employée chez un copiste allant « donner » son patron et ses cachettes au directeur de la maison lésée. Ce dernier fit son profit de la dénonciation, mais n'engagea pas l'employée. Il se contenta de lui verser dix billets de mille francs pour prix de son geste, et jamais cette femme ne put entrer dans une autre maison de couture de la place de Paris.

Non, généralement, une dénonciation

n'est la conséquence, si étonnant que ce soit, que d'une désillusion d'amour.

Quand l'amour s'en mêle.

Dans une maison de couture, le patron est généralement un dieu. Toujours très élégant, il possède son harem, et rien ne rend un être plus désirable — c'est un fait ailleurs qu'en couture — que de le savoir très aimé.

Or, il arrive qu'un couturier ne puisse supporter qu'un harem réduit et qu'il soit dans l'obligation de jouer les Joseph quand d'autres flammes s'allument.

Mais si un homme prend assez facilement son parti d'un tel refus ou, désespéré, répugne à la basse vengeance, la femme amoureuse n'est point aussi... conciliante.

D'abord une femme qui a crié son amour est profondément humiliée quand l'homme répond par un refus, même poli, à son invitation à la valse.

La femme pense tout de suite à la vengeance, et quand l'homme, hier aimé, aujourd'hui haï, est d'une honnêteté commerciale plus que problématique, elle n'hésite pas une seconde à lui donner le plus lâche des coups de poignards dans le dos.

Neuf sur dix des couturiers-copistes qui ont été pris le furent sur la dénonciation d'une employée dont ils n'avaient point voulu couronner la flamme, comme disent si poétiquement nos grands classiques.

Il faut décidément que l'amour se mêle de tout.



Maison du 15 de la rue Saint-Maur, où des saisies de griffes ont été opérées. (W. W.)

Ici et là même aspect.

Maintenant que nous connaissons nos personnages, voyons comment la pièce se joue et dans quels décors l'action (la mauvaise action) se déroule.

A qui passe par la grande porte et n'est point admis dans les couloirs dérobés (oui, même les couloirs sont dérobés chez les couturiers-copistes), rien ne différencie l'officine du voleur de celle du volé.

Mêmes salons spacieux, mêmes panneaux où les gris s'harmonisent, même mobilier moderne confortable et sobre de lignes comme de teintes.

Les premières elles-mêmes n'ont pas d'autres sourires que ces dames des grandes « boîtes » où tout se fait honnêtement.

D'ailleurs, ce n'est pas dans les salons qu'on « travaille », mais dans l'arrière-boutique.

Cette besogne commence en ville, chez le grand couturier honnête dont on veut copier les dernières créations.

Savoir voir et dessiner sans être vu.

C'est là le travail le plus dur et pour lequel il faut un toupet de tous les diables et une habileté de voleur à la tire.

A ce moment, le complice qui entre en scène est un dessinateur... ou plutôt un dessinatrice, mais une dessinatrice peu ordinaire, une dessinatrice qui sait croquer en vitesse et cacher à la fois ses desseins et ses... dessins.

Et ce n'est pas tout encore. Cette dessinatrice doit être fort instruite en l'art de faire une robe, connaître le nom de chaque pièce, de chaque genre d'étoffe, apprécier d'un simple coup d'œil longueur et largeur de tel ornement et retenir le mariage des couleurs.

Il lui faut s'habiller, se tenir, parler, d'une façon neutre, car il importe avant tout qu'elle ne se fasse remarquer.

Huit fois sur dix, on se souvient d'elle d'une année à l'autre et à sa deuxième visite aucun modèle nouveau ne lui est montré.

Certaines de ces dessinatrices ont un art inouï pour se camoufler, modifier leur allure, voire pour prendre un accent nouveau.

Cette année, la dessinatrice était une vieille Américaine qui louchait abominablement. Cette saison, c'est une Scandinave de trente-cinq printemps à peine et

qui a toutes les allures de la sportive exclusive.

Voici, à ce sujet, une divertissante anecdote :

Une dessinatrice croyant avoir été repérée l'année précédente vint au début de la nouvelle saison avec un garçonnet d'une dizaine d'années.

Le petit garçon qui dessine mal.

Le gamin était terriblement turbulent. Finalement, n'en venant pas à bout, la visiteuse demanda à la vendeuse de lui prêter une carte de la maison et un crayon.

— Avec ça, dit-elle, en donnant crayon et carte au garçonnet, il restera tranquille. Il adore dessiner.

L'enfant s'installa sur une chaise et dessina en effet tout ce qu'il voyait, tandis que les nouveaux modèles défilaient.

La visiteuse était à côté de lui et souvent corrigeait telle ou telle autre partie du dessin, disant à haute voix :

— Mais non, mon chéri, ta fenêtre n'est pas droite. Et la table !... C'est comme ça que tu vois la table?... Vraiment, tu ne seras jamais un grand peintre.

Et, ayant l'air de corriger table, porte ou fenêtre, la dessinatrice prenait tel mouvement de robe ou tel décolleté en ébauches très stylisées qui ne pouvaient éveiller l'attention des curieux.

Le modèle emporté.

Une autre fit encore mieux : profitant de l'absence de la vendeuse, elle disparut dans un petit salon d'essayage, enfila la robe nouvelle sous son manteau et sortit le plus simplement du monde pour monter dans le taxi qui l'avait amenée.

Voici donc la première partie de la fraude jouée. Le modèle est connu. Il est dans la mémoire de la dessinatrice et dans quelques coups de crayon tracés au dos d'une carte, voire d'un ticket de métro.

Vite, d'autres dessinateurs employés du couturier-copiste se mettent à la besogne et, guidés par celle qui rapporte les précieux documents, reconstituent en une suave aquarelle le modèle nouveau que d'aucuns croient encore inconnu.

Dessinatrices à domicile.

Ces documents, il est vrai, peuvent parvenir d'autre façon, quand, par exemple, les grands couturiers se méfient des contre-facteurs.

Une dessinatrice nouvelle se fera engager comme petite main, voire comme simple arpette, et la copie se fera alors par morceaux cueillis par-ci, par-là.

L'arpette photographe.

L'an dernier, une arpette se faisait prendre chez un grand couturier de la place Vendôme un appareil photographique à la main. Et cet appareil n'en était pas un ayant coûté deux ou trois cents francs, mais un appareil allemand d'une valeur de sept gros billets.

Interrogée par son patron, l'arpette fondit en larmes et déclara qu'un vieux monsieur fort riche qui lui voulait du bien (!) lui en avait fait cadeau.

On s'amusa fort de l'aventure et toutes les employées du grand couturier se firent photographier par l'arpette.

Cette année-là toutes les nouveautés de la maison furent odieusement pillées et parvinrent par dizaines en Amérique alors qu'on venait à peine de les sortir à Paris.

Prudence !

Mais arrivons au deuxième acte de la pièce. Les modèles sont entre les mains du contrefacteur. Va-t-il les faire tirer en plusieurs exemplaires et les distribuer dans ses ateliers pour que le travail se fasse le plus rapidement possible ?

Point. Cet homme agira lui aussi avec la plus extrême prudence, afin d'éviter qu'on ne lui vole les créations dérobées.

Les lui voler ? Mais qui donc ? D'autres couturiers-copistes aux reins moins solides et qui bénéficient d'une organisation beaucoup plus rudimentaire.

Ces derniers, d'ailleurs, viendront très souvent trouver leur collègue en flouterie et lui proposeront de lui acheter quelques modèles.

Quand le couturier-copiste de première zone refusera, les copistes au petit pied n'insisteront pas et se garderont bien de causer des ennuis à leur confrère. Ils peuvent toujours avoir besoin de lui.

Il est vrai que généralement le copiste de première zone consent à cette vente, mais en stipulant bien que les copies ne sortiront que le mois suivant, quand il aura écoulé le gros de sa marchandise.

Oui, le couturier qui s'est procuré les modèles nouveaux de son voisin ne les fait d'abord connaître qu'à ses employés en qui il a toute confiance. Parfois même, ce ne sera pas le même atelier qui s'occupera de toutes les parties de la création nouvelle. On s'efforcera de dérouter les curieuses qui peuvent avoir des amies chez les copistes de deuxième classe.

Mais, direz-vous encore, à supposer que le voleur se fasse prendre, ne peut-il dire qu'il a eu la même idée que le volé, qu'il n'y a là que rencontre d'imagination, que...

JEAN KOLB.

(Lire la suite la semaine prochaine.)



Vue de la maison du 14, rue de la Banque, où la saisie des griffes a été opérée. (W. W.)

LEPERE, ACCUSE D'UN CRIME MYSTÉRIEUX, EST DEVENU FOU!

Est-il innocent?

Prochainement, le Dr Rogues de Fursac, chargé d'examiner l'état mental du courtier Jules Lepère, déposera son rapport. L'éminent expert aliéniste va conclure à une atténuation de la responsabilité du malade, et même à l'irresponsabilité totale.

Ainsi sera reconnue officiellement la folie de celui dont le nom défraya, il y a quelques mois, la chronique du fait-divers. Mais cette certitude ne résoudra nullement l'énigme de la mort d'Andrée Picard; on ne saura toujours pas si Lepère a tué sa jeune et jolie maîtresse.

Certes Lepère est devenu fou, mais est-il coupable? Qui se souvient encore de cette affaire qui, à juste titre, mérite l'épithète « bien parisienne »?

Au mois d'avril dernier, on découvrait, dans une chambre d'hôtel meublée, une jeune femme, morte: Adèle Picard, vingt-deux ans, mariée, mère d'un enfant de quatre ans. Son amant, Jules Lepère, cinquante ans, avait assisté à ses derniers instants; accusé du crime, il disparut avec sa femme légitime, laissant une lettre où il affirmait sa volonté d'en finir avec la vie, par suite d'embarras financiers.

Le signalement du fugitif fut envoyé à toutes les polices et gendarmeries de France. Pendant plusieurs jours, Lepère fut un homme traqué, mais introuvable. Enfin, sur les conseils d'un prêtre de Rouen auquel il s'était confessé, un soir il vint se constituer prisonnier à la Police judiciaire.

Lepère, c'est moi, dit-il. Mais il n'ajouta pas qu'il était l'assassin. Et huit mois plus tard, le redoutable point d'interrogation se pose encore: comment et pourquoi Adèle est-elle morte?

Pendant sa détention, Lepère est devenu fou. Mais il ne l'était certainement pas le jour d'avril où il entra avec sa maîtresse dans la chambre tragique, la chambre 9 de l'hôtel meublé de la rue Troyon. Que se passa-t-il alors? Quel drame se joua dans la chambre d'amour?

Andrée Picard ne portait aucune trace de contusion; seule une petite égratignure avait été relevée à la narine gauche. Cette constatation a-t-elle un rapport avec la mort provoquée par étouffement?

A l'époque, la presse s'efforça de préciser la personnalité des acteurs du drame.

Depuis j'ai refait l'enquête. J'ai réussi à faire parler deux témoins importants qui connurent intimement et la victime et le meurtrier supposé. Ces deux personnes m'ont prié de faire leur nom. Mais je vais dire tout ce qu'elles m'ont appris; je vais faire part de leurs révélations sincèrement, sans prendre partie, sans faire de commentaire. Le lecteur se fera une idée plus nette des tristes héros de ce drame vécu et aura ainsi des éléments exacts et inédits qui lui permettront peut-être de juger plus clairement, plus sagement, le cas angoissant de Jules Lepère...

M^{lle} X... était une amie d'Andrée Picard. Elle m'a raconté, parce que je la connais bien, ce qu'elle n'a encore dit à personne.

En réalité, Andrée Picard se prénommaient Adèle, mais elle avait pris le prénom de son mari qu'elle trouvait plus joli. Ouvrière au matériel téléphonique, Andrée Picard travaillait très irrégulièrement. Son corps gracieux, son visage avenant, avec le petit nez retroussé, la bouche mutine, les yeux gris vert prometteurs, lui attirèrent de légitimes hommages. Sur son passage, les hommes se retournaient; ils devinaient, sous le soupçon de fard qui précisait la frimousse, le baiser sensuel que pouvait donner, qu'aimait donner la jeune femme. Andrée Picard ne cachait pas à ses amies qu'elle éprouvait avec son mari — elle ne faisait pas allusion à un autre homme — les joies profondes de la chair, si intenses qu'elle en restait parfois en syncope; il lui arrivait de rester de longs instants sans revenir à elle.

La jeune femme trompa son mari; c'est un fait. Mais Lepère fut-il son seul

amant? On comprendra facilement les raisons qui nous obligent à ne pas aborder cette question trop délicate. En tout cas, Andrée Picard aimait la vie, avec tout ce qu'elle comporte de joies. Amoureuse, sans doute plus que mère — elle ne disait pas qu'elle avait un enfant de quatre ans —, elle personnifiait essentiellement la petite femme de Paris, cette petite femme nerveuse, sensuelle, sentimentale et coquette. Capable de tendresse, elle était aussi capable de faire des scènes violentes.

Tout cela, tout cela qui dépeint si bien Andrée Picard, M^{lle} X... me l'a confié.

Voici maintenant ce que m'a dit M. R..., courtier, ami et confident de Lepère: — Contrairement à ce qui a été écrit, Jules était travailleur et sérieux. Il ne jouait jamais, fréquentait rarement les cafés. De plus, il était pieux et accomplissait assez régulièrement ses devoirs religieux. Courtier libre au « Silo », 25, rue Blottière, où il vendait des céréales, il était également attaché à une maison d'édition, 13, rue du Montparnasse, où il vendait des livres, sans compter les polices qu'il faisait contracter pour une compagnie d'assurances, 128, rue de Rennes. Jules n'aimait pas sa femme. Je crois que c'était là le grand chagrin de sa vie. Son épouse était bizarre, je crois même un peu déséquilibrée. Aussi sa liaison avec Andrée Picard est-elle facilement explicable. Il fit la connaissance de la jeune femme dans un bar du boulevard Montparnasse. Dès ce moment, sa vie fut changée. Ce fut d'ailleurs elle qui tomba amoureuse de lui.

Dès lors il se consacra tout à sa nouvelle passion, dont il était terriblement jaloux. Il travailla moins, pour passer plus d'instants aux côtés de sa maîtresse, qui apporta dans son existence des voluptés qu'il ne connaissait guère. Il eut l'intention d'abandonner son loyer, de refaire sa vie avec Andrée. Celle-ci cependant rentrait régulièrement chez elle. Il dut l'entretenir. Il lui donnait de l'argent; mais, terriblement jaloux, il voulait savoir à quel usage elle le destinait; il avait à ce sujet tous les soupçons. Plusieurs fois, je me suis trouvé avec les deux amoureux; j'ai assisté à des discussions assez violentes. Il est incontestable que la jeune femme avait mauvais caractère. Par moments, elle avait l'air de l'aimer, mais à d'autres, elle donnait l'impression qu'elle jouait là une comédie. Jules, aux reproches de sa maîtresse, ne répondait que par des mots caressants. Il m'avoua que, ayant remarqué que les stimulants redoublaient les ardeurs amoureuses d'Andrée, il lui fit à plusieurs reprises respirer de l'éther. Il la voyait tous les jours. Ils étaient habitués de plusieurs hôtels, rue Troyon, à Saint-Cloud, à Boulogne. Ils y restaient plusieurs heures, et toujours ils quittaient le lit complètement ravagé. Donc, incontestablement, de part et d'autre, passion violente...

Et voilà... Voilà après, Andrée Picard, Jules Lepère vu par un de ses intimes.

Peut-on trouver dans ces confidences une explication du drame? Peut-être... J'ai dit que je ne ferai aucun commentaire. Néanmoins, je rappellerai que le cadavre de la victime fut trouvé caché sous les oreillers et les couvertures. Il est possible que ce soient là les précautions d'un homme affolé par le décès subit de sa maîtresse. Il est possible aussi que, au cours d'une de ses synopes prolongées dont elle était coutumière, Andrée Picard ait péri étouffée naturellement, en serrant contre elle les oreillers. Il est possible... Mais tout n'est-il pas possible?

Il y a vraiment dans cette mystérieuse affaire un ensemble d'impondérables qui pourraient peser lourdement sur la décision de douze jurés...

Il était nécessaire de rappeler tout cela au moment où le Dr Rogues de Fursac va déclarer que Lepère a payé de sa raison le triste honneur d'être le héros d'une lamentable et ténébreuse histoire d'amour.

LOUIS MARS.

On accuse, on plaide, on juge...

Quand l'amour meurt, romance qui finit mal.

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage Traversé çà et là par de brillants soleils. Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Jean Houyet aime déclamer ces vers de Baudelaire, il a dix-huit ans; il est charmant, élégant; fils de riches industriels, il peut envisager l'avenir avec sécurité, d'autant plus qu'il rêve pour l'instant d'une jolie fille aperçue, le matin, dans une rue de Clermont: aussi assez de Baudelaire et de sa mélancolie pour aujourd'hui. Ce jeune homme, en ce matin d'hiver — l'armistice venait d'être conclu — était tout à la douceur de vivre qui, plus qu'ailleurs, flotte sur les exquis jardins de l'Ile-de-France.

Jean Houyet pensait bien que sa jeunesse ne serait pas qu'un « ténébreux orage », il songe même que, ce soir, un voisin donne un grand bal pour fêter la fin de la guerre, et que, peut-être, il reverrait la jolie fille aperçue tout à l'heure, un trop court instant.

Il devait la revoir en effet: le bal fut presque en entier passé avec cette Paulette Robida, si charmante... dix-sept ans, apprentie chez la couturière en renom de la ville.

On se retrouvera, n'est-ce pas? supplie le jeune homme.

Elle ne dit ni oui, ni non, baissa les yeux et sourit.

Ce fut une très tendre idylle, d'autant plus tendre qu'il fallait la cacher à la mère de Jean et à toute la ville: les Clermontois de l'Oise sont gens rigides, comme beaucoup de provinciaux, ils ne prisent guère l'amour de contrebande.

On se cacha donc jusqu'à la majorité du jeune homme, date à laquelle il demanda — son père étant mort depuis quelques années — des comptes à sa mère.

Jean Houyet a vingt et un ans, il est riche de beaux deniers personnels, il quitte sa petite ville natale pour aller vivre, en compagnie de Paulette, à Saint-Aventin, près de Tours, où il possède une propriété.

Là, aux bords de la Loire dont le ruban moiré glisse tel un immense reptile entre les deux rives, ils connurent des jours heureux, dans une maison tout emplie d'objets d'art, de meubles patinés par le temps, de livres rares, et entourée d'un jardin dont la jeune femme adorait les œillets panachés, les dahlias couleur de pourpre, les roses aux pétales d'ivoire et les géraniums débordant des massifs, parmi la verdure grimpanche.

Mais une femme passa... elle était jeune, jolie, aimable, et peut-être ne fut-elle pas indifférente aux galants compliments que lui décochait Jean Houyet.

Paulette prit ombrage de cette M^{me} Ducimetière — un nom lugubre en vérité — et fit à son ami des scènes de jalousie: il rit d'abord, elle pleura, il se fâcha à son tour et ce fut la rupture.

Malgré les supplications du jeune homme, Paulette Robida le quitta pour aller vivre à Paris, tandis qu'il va habiter Chantilly, où la belle M^{me} Ducimetière, maintenant en instance de divorce, ne tarde pas à le rejoindre.

Les années passent; en 1929, au hasard d'une promenade dans les boîtes de nuit de Montparnasse, Jean Houyet rencontre Paulette Robida.

Sans doute l'aimait-il toujours, sans doute ne l'avait-elle pas oublié: puisque tous deux d'un commun accord décidèrent de se revoir... Jean Houyet, en guise de cadeau de réconciliation, offrit même, pour une centaine de mille francs, un petit commerce de lingerie, et ce fut entre eux une sorte d'amitié amoureuse.

A Chantilly, M^{me} Ducimetière passait de longues journées à contempler la forêt et sa masse sombre où les brumes se posent comme une écharpe d'un bleu velouté de pastel, la jeune femme était triste, nerveuse, irritable; qu'avait-elle? neurasthénie? regret d'une existence gâchée?

Mystère: un soir, elle partit, prit le train pour Paris, erra de longs moments sur les bords de la Seine et, finalement, attirée, fascinée par le fleuve, s'y jeta: on ne retrouva qu'un cadavre sur lequel une lettre annonçait la résolution de la désespérée d'en finir avec une vie qui, pour elle, n'avait plus aucun attrait.

Jean Houyet est frappé par ce drame: il est fort riche, possède une écurie de courses, mais n'a aucun travail précis; il s'ennuie, il revoie Paulette avec plus de joie encore et, finalement, lui demande sa main.

Peut-être... oui... enfin nous verrons, dit la jeune femme, qui, pressée de questions, avoue qu'elle a une liaison.

Elle ne peut quitter ainsi un homme qui l'aime... Jean doit comprendre ce sentiment et patienter un peu... il promettait d'attendre... sagement... paisiblement. I patiente donc, Paulette accepte de partir avec lui au Maroc, à Casablanca, elle lui jure que la rupture est consommée avec « l'autre »: il ne reste plus qu'à fixer la date de leur union.

Seulement, peu de temps après, il découvre dans le sac de son amie des lettres très tendres de son rival: scène violente, menaces, cris, pleurs et... réconciliation.

Mais la jeune femme ne se plaît pas sur la brûlante terre d'Afrique.

« Paris! Paris! » soupire-t-elle sans cesse, et l'amoureux, qui ne sait pas résister au désir de la femme aimée, revient avec elle en France.

Encore quelques semaines d'un bonheur relatif, Jean presse Paulette de devenir sa femme, elle va dire oui.

D'autant plus, ajoute-t-il, que j'ai bien besoin maintenant de cette consolation... j'ai tant d'autres soucis; ma fortune diminue considérablement!

Cette nouvelle, de toute évidence ne fortifia pas l'amour de Paulette, ce pauvre amour déjà si ébranlé... elle paraît s'éloigner de Jean qui, à cet instant, connut toutes les souffrances, toutes les inquiétudes, toutes les attentes d'une passion jalouse.

Il la supplie, elle se dérobe, donne des rendez-vous auxquels elle ne vient pas.

« Oui, ou non, lui écrit-il, car, depuis des jours, il n'a pu la voir, lui parler; oui ou non, es-tu ma fiancée? seras-tu ma femme... je te conjure de me répondre franchement! »

Enfin, elle accepte de dîner un soir, le 2 avril dernier, dans un grand café de la place Clichy. Il la supplie de revenir à lui, il oubliera tout... il seront heureux encore, il le promet... il n'est pas ruiné tout à fait, il lui reste trois cent mille francs de rentes... Paulette demeure froide: sur le joli visage proche — et pourtant si lointain — l'homme désespéré ne lit rien.

Raccompagne-moi à la maison! dit-elle seulement.

Dans le taxi, une scène violente éclate: — J'en ai assez! crie Paulette Robida.

— Je te tuerais si tu m'abandonnes! hurle Jean Houyet.

Elle éclate de rire, d'un rire sardonique, moqueur, qui semble ne pas devoir fixer et qui affole Houyet.

Tais-toi! Tais-toi!

Elle continue à rire de plus belle, tandis qu'il sort son revolver, qui va arrêter ce rire fou, hallucinant.

Paulette Robida a été tuée sur le coup, Jean Houyet, hébété, retourne l'arme contre lui-même, mais l'arrêt brusque du taxi fait dévier le revolver, et la balle se perd dans le plafond.

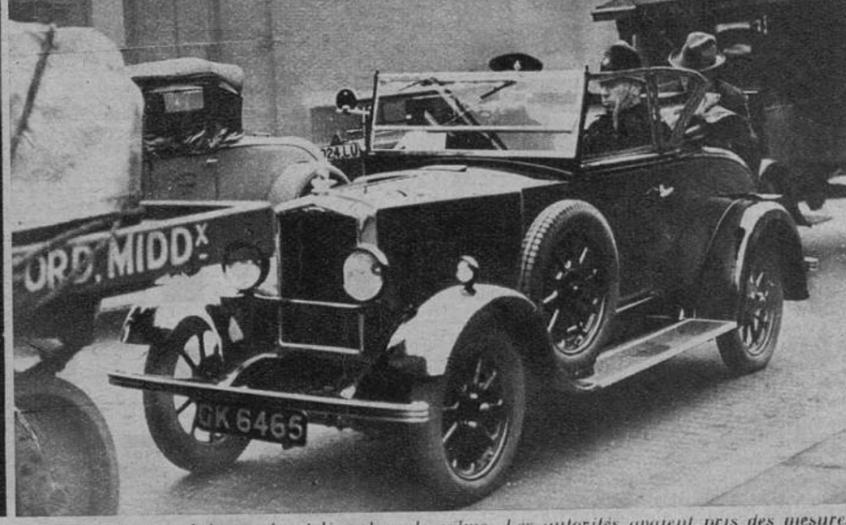
Jean Houyet comparaitra, assisté de M^{rs} Henry Torrès et Edouard Caulier, les 9 et 10 novembre, devant les jurés de la Seine.

Dans sa cellule, ce jeune homme de trente ans pleure et regrette celle qu'il aimait tant: il songe que sa vie est finie, et les vers de Baudelaire qu'il lisait jadis dans le parc de Clermont lui reviennent à la mémoire.

SYLVIA REISSER.



M. Jean Chiappe, préfet de police, est allé à Londres pour étudier certains problèmes policiers. Il était accompagné de M. Guichard (à gauche) et de M^{me} Jean Chiappe (au milieu). (I. P. S.)

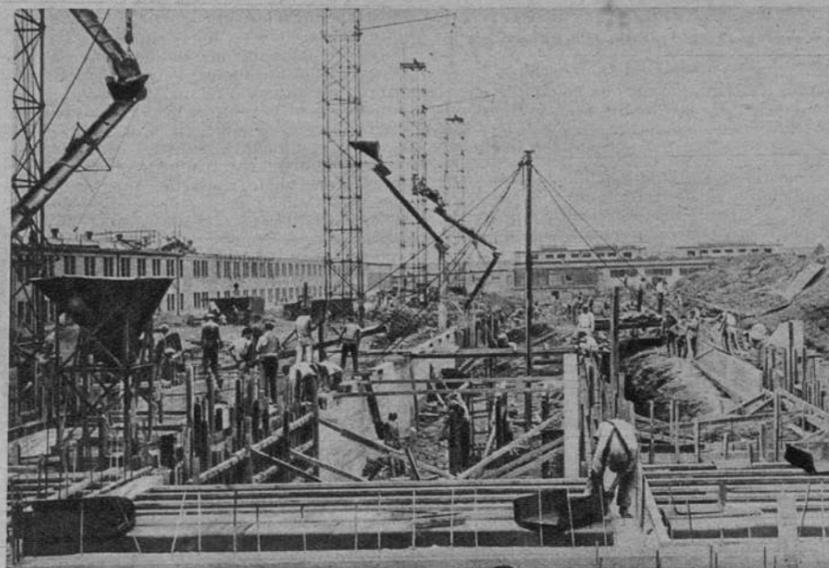


Les élections anglaises ont eu lieu dans le calme. Les autorités avaient pris des mesures d'ordre rigoureuses. Voici une auto de police circulant dans les rues de Londres. (R.)

DES PRISONNIERS QUI NE RECHIGNENT PAS A LA BESOGNE

Quatre Cadavres, Trois Tueurs

(Suite de la page 10.)



A Gratesford, dans l'Etat de New-Jersey, près de Philadelphie, les condamnés aux travaux forcés construisent eux-mêmes les nouveaux bâtiments de leur prison. (W. W.)

Il est sans doute un peu amer, pour un prisonnier, de devoir construire son propre cachot, étant donné que les efforts des incarcérés tendent surtout, habituellement, à rompre les solides barrières que la société a cru devoir placer entre le monde et eux.

Cependant, en Amérique, il est des forçats qui bâtissent leur geôle eux-mêmes. Nous n'en voulons pour preuve que ces photographies.

La scène se passe à Gratesford, dans l'Etat de Pennsylvanie, à trente milles environ de Philadelphie. Là, on est en train d'élever une prison gigantesque; et comme c'est la coutume en Amérique, où l'on a actuellement deux fois plus de prisonniers que de cellules à leur donner, les « convicts » occupent les bâtiments qui leur sont réservés au fur et à mesure de leur achèvement. L'établissement pénitentiaire de Gratesford, par exemple, se composera de huit « blocs » de cellules, contenant chacun quatre cents prisonniers, et dont trois sont actuellement habitables... et habités.

Les 1 200 pensionnaires, devant l'offre qui leur a été faite de coopérer à la construction des autres groupes (en échange d'une solde et d'une nourriture meilleures), n'ont pas hésité à répondre affirmativement. Bien mieux ! ils ont mis comme un point d'honneur à s'acquitter honnêtement de leur tâche : les techniciens avouent qu'ils n'ont jamais vu de travail si rapidement exécuté, et cependant si soigné dans ses détails. Du coup, les partisans du

remords, des hommes jeunes et vigoureux derrière leurs barreaux, les mains vides, alors qu'il serait si facile de les employer plus utilement...

C'est l'évidence même. Mais si les prisonniers de Gratesford ont fait de leur « hard labour » une hygiénique récréation, et s'ils ont tenu à prouver qu'ils étaient capables de se faire maçons ou charpentiers, il est difficile d'en conclure que, dans toutes les geôles des États-Unis, il en serait de même. Les forçats n'ont pas en général « l'esprit ouvrier », principalement ceux qui sont là à longue échéance, et pour qui une sortie dans vingt ans reste quelque chose d'absolument problématique et d'exagérément lointain.

Nos photographies montrent, la première : les détenus coulant le béton des fondations du bâtiment n° 6, sous la direction de quelques-uns d'entre eux, dont c'était la profession... avant leur malheur ! On aperçoit, à gauche et au fond, les groupes déjà édifiés, que les convicts rejoignent chaque soir. Car ils mangent sur le chantier, en plein air, par une attention du directeur de la prison.

Le second cliché représente des tourneurs, ajusteurs et peintres en train de mettre la dernière main au bloc n° 5.

Les barreaux des cellules ne sont point



Le précédent cliché montrait les « convicts » au travail dans le groupe de futurs bâtiments n° 6. Voici d'autres détenus mettant la dernière main au « bloc de cellules » n° 5. (W. W.)

« labeur libre » pour les détenus exultent et partent en guerre :

— Vous voyez, s'écrient-ils, que ces hommes, bien que la société les ait mis à l'index, sont susceptibles, encore, de rendre des services à la communauté ! Il est ridicule de laisser, sous prétexte de

encore là, et cette souricière a l'air d'une serre...

Ce sera sans doute le plus dur moment, pour ces hommes qui expient, lorsqu'il leur faudra assujettir, devant chaque poste, la grille inexpugnable qui les séparera désormais du monde.

Pour conduire les prisonniers à Ypsilante et les faire arriver le plus rapidement possible au palais de justice (en raison de leurs aveux, on pouvait les juger sans prévention), Mark Campbell allait connaître les pires avatars. Étroitement enchaînés, on les ramena, dans un camion cellulaire blindé. Mais la foule voulait sa proie et guettait les criminels. La voiture, en dépit des policiers, fut assaillie une demi-douzaine de fois; l'on s'efforça de brûler vifs, avec des bidons de pétrole, les assassins incapables de bouger dans l'intérieur de leur cage de fer. Des gardiens furent blessés, en protégeant les bandits. Un de nos clichés donne une idée de la foule qui entourait le « car » et arrachait au passage leurs vêtements aux sinistres « tueurs ». C'est plutôt mal en point qu'ils parvinrent devant les juges.

Il était neuf heures du matin; les bandits avaient été arrêtés à six heures; à dix heures, ils étaient condamnés tous trois à l'emprisonnement perpétuel, seule peine suprême que le Michigan admit. Les camarades des victimes, appelés à déposer, et que l'on aperçoit sur l'un de nos clichés, derrière les accusés, jugèrent la peine insuffisante et manifestèrent. On dut faire évacuer la salle.

Certes, le crime avait été horrible; mais des jeunes gens de dix-neuf, vingt, vingt et un ans condamnés à la réclusion perpétuelle, n'est-ce point sort peut-être plus cruel, au fond, que la chaise électrique ?

Interrogés pour la forme (puisqu'ils ne pouvaient être plus durement frappés) sur les assassinats de couples en humeur de flirt qui avaient déjà ensanglanté la campagne, les égorgés gardèrent un farouche silence. L'opinion du juge d'instruction Albert Rapp était d'ailleurs d'ores et déjà établie. La phrase de M^{me} Smith : « Il l'a déjà fait plusieurs fois (de partir), il est toujours rentré avec de l'argent », constituait à elle seule une présomption accablante. Et il fut facile d'établir que la date de ces « absences », à vingt-quatre heures près, correspondait à celle où des meurtres constatés quelques jours plus tard avaient pu être commis.

Ypsilante, en tout cas, respire. Et Mark Campbell aussi, qui poussa un vrai soupir de soulagement quand les portes de la prison se refermèrent sur ses trois « clients ». A la « High School », on n'évoque jamais sans émotion le souvenir des douces Joan et Margaret, des sympathiques boys dont le cœur était si plein d'idéal sincère...

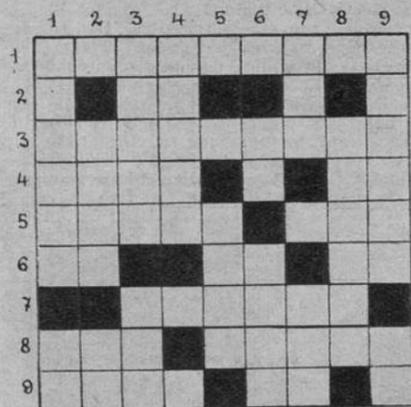
Mais, depuis cette horrible affaire — Mrs. Hauksbee, Mr. Duncan le constatent avec satisfaction —, les flirts entre élèves se sont faits beaucoup plus rares. L'on ne s'égare plus aux sous-bois mousus.

Mais les lilas fleuriront; les saisons et les mois passeront sur la tragédie affreuse du « sentier des Amoureux »; et de nouveau, dans Ypsilante, on se remettra à écrire des vers et à donner des rendez-vous à l'heure où la nature s'éveille. Parce que telle est la loi de l'adolescence et que l'oubli, et que l'amour, vont côte à côte, dans les jeunes âmes.

J. P.

Les mots croisés de Police-Magazine

Problème



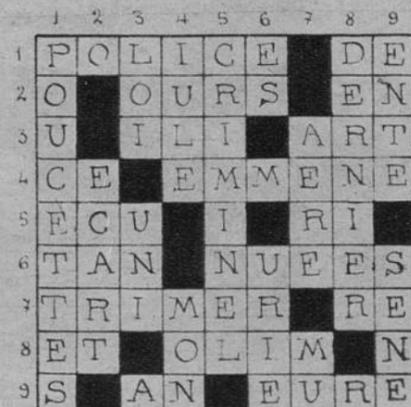
Horizontalement :

- Ce que fait à merveille le policier, fin et discret observateur.
- Quadrupède lent et paresseux, non de la race des furets.
- Un charmant oiseau... qui peut ouvrir les portes les mieux fermées.
- Anneau de cordage, dans la marine. — A manifesté sa joie avec éclat.
- Toujours de trop dans un ménage, pour le mari du moins. — Bavarde comme un avocat.
- Dans. — Frais éclat. — Fin de verbe, à l'infinif.
- Cachot musical.
- Concerne une personne. — Enferme de bonnes choses et de vilaines gens.
- Crochet, dont le nom dit la forme. — Personnel.

Verticalement :

- Elle a pour mère la prudence. — Petit cri marseillais.
- Câble de marine. — Mon chien en veut bien, mais avec un peu de gigot autour.
- Panier à mesurer le charbon dans les forges. — Pièce métallique cannelée en spirale.
- Fermer un œil et tirer droit au but.
- Qui suit aveuglément et un peu ridiculement la mode.
- Fait partie d'une expression signifiant « tout de suite, librement ». — Compagnon d'un roi populaire.
- Textile. — « Oui » du Nord.
- C'est l'Est, non céleste.
- Joindre des pierres ensemble en bâtissant. — Il lie et unit. MARCELLAC.

Solution du problème précédent.



Retenez dès à présent chez votre libraire :

L'ALMANACH DE

“ POLICE-MAGAZINE ”

dont le succès sera considérable.

100 PAGES ABONDAMMENT ILLUSTRÉES
DOCUMENTS SENSATIONNELS ET INÉDITS

Vous lirez notamment dans

L'Almanach de “ POLICE-MAGAZINE ”

LES PRISONS CÉLÈBRES — LA LÉGION ÉTRANGÈRE
ET SES CURIEUSES FIGURES — L'HOMME QUI
AIMAIT EMPOISONNER — LES AVENTURES DU
BAGNE — LA VÉRITÉ SUR LES GANGSTERS DE
CHICAGO — LES MARIS QUI VENDENT LEUR FEMME
— GUILLOTINE ET EXÉCUTEURS, etc.

L'Almanach de “ POLICE-MAGAZINE ”

ne coûte que 4 francs

Pas de Toilette complète sans Bijoux!



TRÈS GRAND CHOIX DE
MONTRES BIJOUX JOYAUX

PAYABLES

0 fr. 85

PAR JOUR

Livraison immédiate
PRIX DE FABRIQUE

Étab^l C.A.M.P., 1, Rue Borda, PARIS-3^e
Catalogue G^o Montres-Bijoux franco sur demande.

CONNAIS-TOI TOI-MÊME

C'est le Secret du succès, de la santé, de la richesse. Madalena, l'Astrologue Scientifique réputée, qui dévoile l'avenir, vous enverra une étude de votre horoscope. Ses prédictions et conseils font triompher de tout : Santé, Amour, Argent. Env. date nais. et prén. à J. MADALENA, 50, Rue Caulaincourt, Paris. Joint. 5 fr. p. frais corresp.

SOYONS PRATIQUES MONTRE-BRIQUET

estampillé semi-automatique garanti 10 ans envoi contre remboursement **50**

Fabrique P.M. LYNDA à MORTEAU par BESANCON (Doubs)

CHEZ SOI

écritures. Sérieux. Bons gains. D. Douilly, à Saint-Pol (P.-de-C.).



A TITRE DE RECLAME 10 fr.

au prix de la main-d'œuvre nous livrons une montre pour Soignée, garantie 5 années

Envi. contre remboursement. Ecrire de suite à M^l B. A. VICTOR, section D, rue Amélie - PARIS-XI^e

ÉCRITURES CHEZ SOI. Ecrire à : I. RIGUET, B.P. 15 Le Bourget.

IL FAUT MAIGRIR

sans avaler de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 3^e jour. Ecrivez en citant ce journal, à Mme COURANT, 98, boulevard Auguste-Blanqui, Paris, qui a fait venir d'envoyer gratuitement recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle!



9 Fr. une BONNE MONTRE

h. lumin. ver. et mouv. incas. av. sa jol. chaîn. gar. 6 a. 9 fr. chronom. antimagnét. 14 fr. Brac. hom. cad. lum. 14 fr. Brac. dame plaqué or ou arg. 25 fr. Envoi contre rembours. échange permis

Fabrique P.M. LYNDA, à MORTEAU par Besançon

CHEZ VOUS 1200 fr. p. mois ss quitt. emploi. Partout facile. Ecr. Étab^l FUSEAU, 75, MARSEILLE.

AVENIR M^l Ir. Bénard, 46, r. Turbigo, Paris. Voit tout, assure réussite en tout. Fixe date évén. 1932 mois par mois. Faci. mariage d'apr. prénoms de 2 à 6 h. sauf dim. et par corresp. (envoie date naissance et indic. 20 fr. 50).

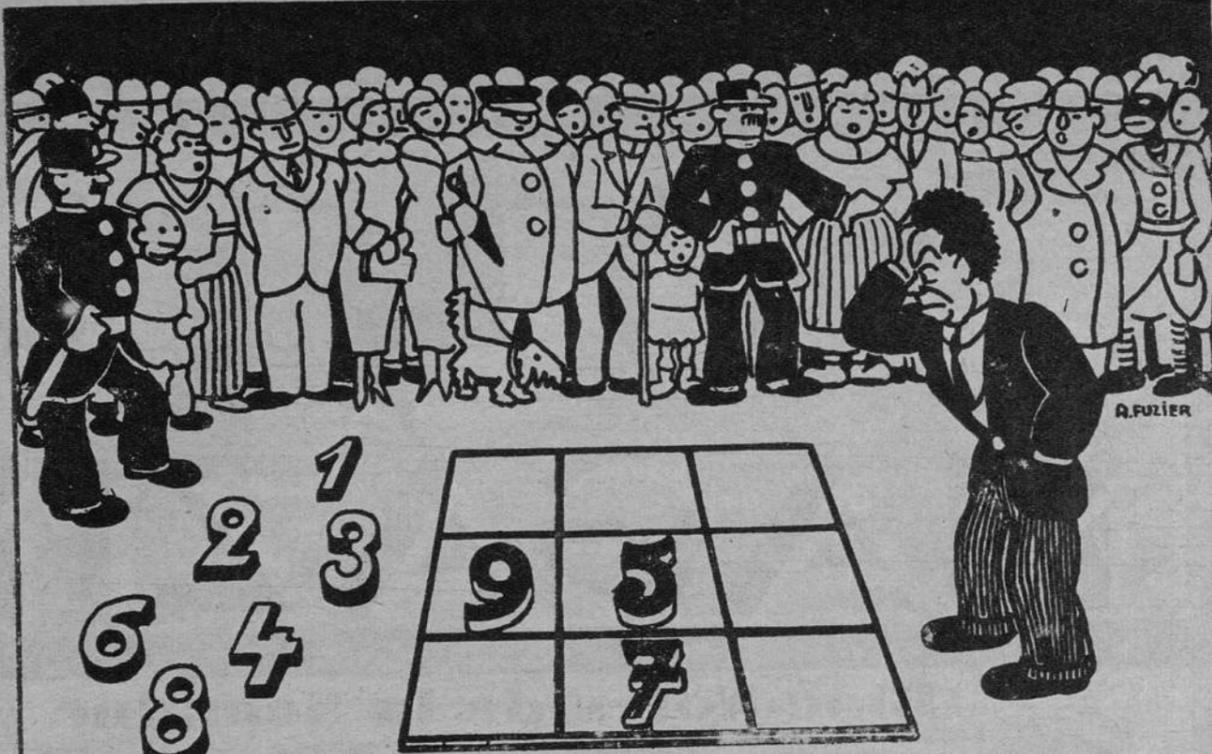
COPIES ADRESSES et agents 2 sexes deman. partout. Gros gains. Ecr. Étab^l P. I. EDOX, Marseille.

7 fr. le CENT. Copies d'ad. et gains suivis à Correspondants 2 sexes pend. loisirs. ÉTAB. SERTIS, 67, LYON.

JANE PHONG astrologue réputée. Renseignez sur tout ce qui vous intéresse. Envoyez 10 fr. Ecrire : 25, Galerie des Marchands, Paris-8^e. Prénom et date de nais^s.

SAGE-FEMME 61, rue Damrémont (18^e) Pension. Consultat. toute heure. Discretion.

MARTHA MARY VOYANTE : Méth. égypt. trans. pensér. Fixe date, év. par lect. dans sable et crist. Tarots. Reçoit 1 à 7 sans dim. et lundi. Par cor. 20 fr. 50. 70, r. Pixérécourt (20^e) 5^e ét. Mét. : Pl. des Fêtes



Il ne trouve pas parce qu'il s'énerve. Prenez votre temps et...

GAGNEZ 30.000 FCS EN ESPÈCES

C'est à vous à trouver la solution C'est à nous à payer les gagnants

VOICI LE PROBLÈME

Placez dans les cases libres les 6 chiffres qui sont à côté du cadre ci-dessus, sans employer deux fois le même, de façon que dans tous les sens, horizontal, vertical et les deux diagonales vous trouviez 15 au total.

Vous devez trouver 8 fois ce total de 15.

Avec de la patience et de la réflexion vous arriverez à résoudre ce problème.

Alors n'hésitez pas et envoyez aussitôt votre réponse.

N'OUBLIEZ PAS QUE LE 1^{er} PRIX EST DE 20.000 FRANCS EN ESPÈCES

L'importance des prix distribués a pour unique but de faire connaître et apprécier notre système de vente directe.

RÈGLES ET CONDITIONS

1. - Reproduire à l'encre, sur une feuille de papier, le problème posé et résolu. Indiquer vos nom, prénoms, adresse, et le nom de ce journal.
2. - Ce concours est interdit au personnel de notre maison.
3. - Des réception de sa réponse chaque participant sera averti par lettre de son classement et il sera prié d'essayer notre nouveau système de vente.
4. - Les réponses seront jugées devant huissier par des fonctionnaires de l'Etat, qui décerneront les prix d'après le nombre de points obtenus. Pour départager les concurrents il sera tenu compte de l'écriture, de l'orthographe et de l'apparence de la solution.
5. - Le concours sera clos le 15 Avril prochain et la liste des gagnants sera envoyée à chaque concurrent qualifié.

ENVOYEZ DE SUITE VOTRE RÉPONSE

Un chèque de 1.000 francs sera adressé immédiatement au 1^{er} Concurrent qui se qualifiera avant le 27 Novembre 1931.

Cette prime étant indépendante, n'empêche pas l'attribution des 20 prix en espèces.

CONCOURS GRATUIT

En envoyant immédiatement votre réponse vous n'avez rien à perdre.

En n'envoyant pas votre réponse vous ne pouvez rien gagner. Chaque participant qualifié sera récompensé.

PRIX EN ESPÈCES

déposés chez M ^r PERRIN, Huissier à Paris	
1 ^{er} Prix	20.000 Francs
2 ^e	5.000 -
3 ^e	2.000 -
4 ^e	1.000 -
4 - de	200 -
12 - de	100 -

ELLMARC MAIL-ORDER Rayon F 28 rue de Montmorency PARIS 3^e

LE BONHEUR... POUR VOUS!

Depuis 4000 ans les Sages de la Chine enseignent que

FOU-YU

CE BIJOU TALISMAN DE JADE attire le bonheur sur ceux qui le portent

Pendentif ou Pince 50 fr Argent 65 fr 125 fr Or 150 fr

Ch. OUDIN Joaillier 17, AV. DE L'OPÉRA, PARIS

IMPORTATION DIRECTE NOTICE FRANCO SUR DEMANDE



GRAND CONCOURS 2.000 PHONOS ou T.S.F. DONNÉS GRATUITEMENT

EN PRIME par une grande marque française, afin de faire connaître la qualité irréprochable de sa fabrication, à toutes personnes se conformant à ses conditions et donnant la solution du rébus ci-contre.



Envoyez d'urgence votre réponse en découpant cette annonce. Joindre une enveloppe timbrée portant votre adresse aux

Avec ces trois dessins, trouver le nom d'un grand homme d'Etat Français universellement connu

Réponse..... Et^ls VIVAPHONE (Serv. Concours 140), 116, R. Vaugirard, PARIS-6^e

TATOUAGE

disparition certaine, rapide, définitive. Ciné photos, méthode pour opérer soi-même. Lundi, mercredi, samedi. J'opère à PARIS tous les mardis.

M^le CHRISTIANIA Célébr. cart. Voyante. Ne question. pas. Reçoit tous les jours et dim. de 10 à 21 h., 85, avenue du Maine, 3^e étage, Paris (14^e). Traite par correspondance, 20 francs. Date de naissance.

AVENIR dévoilé par la célèbre voyante M^le MARYS, 45, r. Laborde, Paris 8^e Env. prén. date de nais. 15 fr. mandat (de 3 à 7).



9 fr. UNE MONTRE soignée avec cadran lumineux, verre et mouvement incassables et sa jolie chaîn. gar. 6 ans 9 fr. mont. chron. antimagn. 12 fr. Bracelet homme supérieur 10 fr. Envoi contre remboursement. - Echange admis

Étab^l d'Horlogerie KAP LUS, 28, r. Rivoli, Paris

AVENIR Révélé par la célèbre voyante diplômée M^le Thérèse GIRARD, 78, Av. des Ternes, Paris (17^e). Cour 3^e ét. De 1 à 7 h.

INFAILLIBLEMENT avec l'IRRADIANTE envoyée à l'essai, vous soumettrez de pres ou de loin quelq'un à VOTRE VOLONTÉ. Demandez à M^le GILLE, 169, r. de Tolbiac, PARIS, sa broch. grat. N^o 4.

GAGNEZ 1000 frs par mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Partout. Ecrire: Manufacture PAX G., à Marseille.

M^le LUCETTE Consult. par MÉDIUM, Cartom. SCIENCES OCCULTES, MAGIE, 35, r. St-Marc, 2^e. T. les j. de 10 à 6 h. et par correspondance

GAGNEZ-VOUS CHEZ VOUS SANS PERTE DE TEMPS, SANS PLOURES SANS INTERRUPTION DANS VOTRE TRAVAIL. MALADIES INTIMES DES DEUX SEXES SYPHILIS, BLENNORRHOÏTES, PROSTATE, CYSTITES, PERTES, METRITES, IMPUISSANCE

Traitement facile à appliquer soi-même à l'insu de tous. Efficace et sûr. **SÉRUMS-VACCINS NOUVEAUX** Venir ou écrire: Doct. 11, rue de Provence, Paris (9^e) Angle Chaussée d'Antin

POLICE MAGAZINE

Bloc-Notes de la Semaine (Suite.)



Huit communistes étrangers ont été découverts par M. Perrier, chef du service des renseignements généraux à la Préfecture de police, dans la maison d'un militant français de Saint-Denis, Edouard Delanzine. Quatre de ces communistes ont été envoyés au Dépôt pour infraction à arrêté d'expulsion. Il est probable qu'ils seront ultérieurement l'objet d'une proposition d'expulsion. De gauche à droite : Gavelli, Caf, Fritzli, Giacuz, quatre des communistes. (R.)



Un autobus transportant une quinzaine de voyageurs de Briey à Metz s'est jeté avec violence contre un arbre. Six voyageurs ont été blessés, dont trois grièvement. Le conducteur et la personne qui pilotait l'autobus ont été amenés à Metz et seront poursuivis. (E. G.)



Un cambrioleur a été surpris à Vienne (Autriche) en train de cambrioler un appartement au sixième étage d'une maison. Il a sauté dans le vide et s'est tué net. Voici la police près du cadavre. (R.)



En Tchécoslovaquie existe une prison modèle, celle de Bory, qui est nantie de tous les perfectionnements modernes. Les touristes peuvent obtenir l'autorisation de la visiter. (R.)



John Rodack était soupçonné d'avoir tué sa femme d'un coup de hache, mais il niait. Son fils Jackie, âgé de deux ans, dénonça formellement son père au cours de l'enquête, en disant : « Papa a tué maman ! ». A gauche : Rodack demeure insensible tandis qu'un policier examine l'arme du crime. A droite : la photo du petit Jackie. (I. N.)



Le mécanicien de l'aviateur Franco M. Rada, qui avait été arrêté par le gouvernement espagnol, a réussi à s'évader de la prison de Séville. (R.)

Lisez dans ce numéro : **LE POURRISSOIR**, par Jeanne HUMBERT,
QUATRE CADAVRES, TROIS TUEURS